Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 64

À la découverte des Vikings aux Amériques

2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 9 €

Vikings aux Amériques

Photo de couverture :
Вторжение викингов
« *Invasions vikings* »
par Angel García Pinto

Arrêtons-nous un moment et rendons un hommage à l'ami de Jean Mabire, Notre ami Didier PATTE qui vient de nous quitter après soixante années au service de sa chère patrie Normande. Didier Patte — créateur du Mouvement Normand — fut le premier Président de notre association et restait notre Président d'Honneur.

Son abnégation à faire flotter le drapeau aux deux léopards ou à la croix d'Olaf, a permis aux Normands de conserver la fierté de leurs origines. Sa récompense fut d'assister, il y a peu, à la réunification de sa province que l'on nomme aujourd'hui région par volonté jacobine, mais! peu importe, car son esprit vit toujours à travers cette « *Unité Normande* » qui était, non seulement, l'expression écrite de sa volonté mais bien celle de sa pensée.

Didier Patte resta jusqu'au bout à nos côtés. Sa fidélité était pour nous, non seulement une sécurité, un exemple, mais surtout une force. Nous le saluons avec respect. Sa place parmi nous est loin d'être vide. Il marche toujours en nos rangs!

Déjà dans son ouvrage de vulgarisation des « *Vikings rois des tempêtes* », Jean Mabire abordait le thème de la découverte de l'Amérique quelques cinq cents ans avant Christoph Colomb par quelques aventureux Scandinaves, les preuves en sont irréfutables. Partant des royaumes de Norvège en suivant ces courageux navigateurs à travers l'atlantique nord, en particulier leur implantation en Islande ainsi que la naissance du premier réel parlement libre. Nous aborderons donc les côtes de l'Amérique. L'ouvrage de Mait'Jean sera notre premier fil conducteur pour la découverte de ce continent et, bien sûr, des étapes très importantes poursuivies par ces étonnants hommes du Nord. Ce sera, dirons-nous, la première partie de ce dossier qui nous mènera sur la route des cygnes.

La seconde nous a été inspirée par le récent livre de Frank Buleux sur Jacques de Mahieu, ce français ayant choisi l'exile en Argentine, qui consacra sa vie à la recherche de preuves d'une présence Viking en Amérique du Sud. Deux témoignages très importants d'Alain de Benoist ainsi que de Katherine Hentic-Mabire viennent étayer, si nécessaire, cette recherche de la théorie de Jacques de Mahieu.

Cette théorie fut battue en brèche par certains chercheurs car, malgré les travaux de Jean-Claude Valla ainsi que de Michel Marmin sur une présence Viking en Amérique centrale ainsi qu'au sud, la liaison entre l'implantation incontestée au nord et une présence au sud de ce continent paraît en effet difficile. Nous laisserons le lecteur seul juge. Cette théorie reste toutefois un sujet nous invitant à la réflexion ainsi qu'aux rêves aventureux, ce qui est l'important.

Ce qui nous intéresse est particulièrement que ce dossier nous apporte de nouveaux éléments sur l'existence et l'œuvre de Jean Mabire, ainsi que sa vie. La façon dont il abordait les sujets dont il voulait instruire ses lecteurs, la passion qui l'animait continuellement. La réalité, la précision qu'il tenait à apporter à chacun de ses ouvrages. Le sac était toujours prêt lorsque retentissait l'appel du large ou la simple piste à découvrir et à exploiter. Le Nord, toujours le Nord ! Même s'il passait par le sud.

Est ici évoqué l'existence des éditions Copernic ou Jean Mabire rejoint Alain de Benoist et dirige deux de ses collections. Ces éditions, émanation du G.R.E.C.E. (Groupe de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne) eurent une existence excessivement dense malheureusement trop courte. Heureux ceux qui connurent cette période qui vit la naissance d'une « Nouvelle Droite » qui n'était pas d'extrême mais simplement l'expression d'un courant de pensée. Elle mar-

Adhérez!

À remplir soigneusement en lettres capitales.
Cotisation annuelle
❑ Adhésion simple (ou couple) 20 €
❑ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel.___.___.___.___.___.
Fax.___.___.___.___.___.
Courriel : _____
@_____
Profession :_____
_____

AAJM
1, rue de l'Église
Baulne-en-Brie
F 02330
Vallée-en-Champagne

qua et influença une génération refusant le diktat dit « progressiste » né de mai 68.

Il est incontestable que la période Viking fut d'une importance certaine, sinon capitale dans la formation et l'évolution intellectuelle de Jean Mabire. Le nordisme : Cette histoire, ce mythe, pour lui, pour nous, fut et reste notre phare, sans pour autant négliger et de loin, les racines gréco-latines de notre Europe.

Les Nordiques doivent aujourd'hui prendre conscience de la richesse de leur héritage ! Les temps nous inclinent peut-être à en douter, mais seuls nous restent l'espoir et surtout, la volonté de rester des hommes libres !

« Même sans espoir, la lutte est encore un espoir ! »
Romain Rolland

Bernard LEVEAUX

Au sommaire de ce n° 64

- **Pierre Nouaud** — *Didier Patte, ou la noblesse d'une vie engagée.*
- **Katherine Hentic** — *Didier Patte, l'ami*
- **Auguste Rossignol** — *Des premiers raids vikings à la colonisation de l'Islande*
- **André Baumeister** — *D'Eiríksstaðir à Brattahlíð : les pérégrinations d'Eiríkr le Rouge entre Islande et Groenland*
- **Franck Buleux** — *Le voyage de Leif Erikson.*
- **Rémy Tremblay** — *Les Vikings au Canada*
- **Franck Buleux** — *Mahieu : d'un continent à l'autre…*
- **Alain de Benoist** — *Les Vikings de Jacques de Mahieu*
- **Katherine Hentic** — *Souvenirs personnels sur les échanges et influences, entre les deux auteurs Jean Mabire et Jacques de Mahieu…*

Administration

Didier Patte, ou la noblesse d'une vie engagée.

par Pierre Nouaud

Il y a quelques années, Didier avait eu une alerte de santé inquiétante, et à l'occasion d'un déjeuner à Rouen sur les quais de Seine, nous avions parlé de ce que nous pourrions dire l'un et l'autre, l'un pour l'autre, au jour du dernier adieu.
Ce fut une conversation paisible, pleine de souvenirs et d'amitié, avec des moments d'humour, et nullement triste.
Je m'en suis souvenu pour ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Didier Patte, ou la noblesse d'une vie engagée.

J'avais un camarade…
Nous nous sommes connus au lycée Corneille de Rouen, en classe de première, à la rentrée de septembre 1957.

J'étais alors un jeune Français de Tunisie, très amer de me retrouver tout-à-coup en Normandie, à Rouen, ville grise et sans soleil, encore plus au nord que Paris. Toi, Didier, vrai Normand, tu étais depuis longtemps, depuis toujours, habité par ce patriotisme ardent que

Charles de Gaulle définissait comme « **une certaine fierté anxieuse** ».

Nous nous sommes reconnus et estimés tout de suite. Déjà, nous étions persuadés qu'un jour nous aurions l'honneur d'enseigner l'histoire et le devoir de transmettre notre héritage.

Un moment, il est vrai, nous avons cru que l'Algérie pouvait être française comme la Gaule était devenue romaine. Si je mentionne ce drame ancien, c'est seulement parce qu'à cette époque a commencé notre réflexion, notre longue conversation, continuée jusqu'en décembre 2022 sur des concepts et des questions aussi actuels maintenant que jamais : peuple et nation, Europe gaullienne, bien sûr la Normandie et la France, et d'abord l'enracinement, au sens que Simone Veil, la philosophe, donnait à ce mot.

Pour l'Algérie, c'était trop tard, et peut-être illégitime, mais pour l'avenir, à peine sortis de l'adolescence, nous avions un vrai bagage et notre curiosité s'élargissait encore et toujours vers des horizons en apparence aussi lointains que la Turquie kémaliste ou au réveil québecois.

Arriva mai 68. Quels que soient les souvenirs et les opinions que les uns ou les autres ont pu garder de ton action pendant cette période troublée, il me revient de préciser quelques points.

Il fallait du courage, et même du courage physique pour oser s'opposer, ainsi que tu l'as fait, à un courant multiforme et puissant d'adversaires qui, au nom de la conception qu'ils se faisaient de la liberté, croyaient nécessaire de t'empêcher de parler Au temps de la Fédération des Étudiants de Rouen, que tu animais avec quelques autres et plus tard encore, tu as connu l'intolérance et les menaces de mort écrites sur les murs.

Je veux témoigner aussi que ton engagement n'était nullement un soutien à l'ordre établi, désordre déjà établi sur l'économisme intégral, la consommation aveugle et le saccage de la planète.

Dans la période qui a suivi, tu aurais pu, au prix de certains accommodements, obtenir une de ces étiquettes qui permettent de se faire élire et commencer une carrière politique ordinaire. Ce n'était pas ta conception, et tu t'es engagé sur la vraie voie, le combat de ta vie, le service de la Normandie éternelle, injustement divisée et déjà menacée de déclassement. L'historien fera toute sa place au veilleur et à l'éveilleur que tu voulais être, bien au-delà des routines politiques partisanes.

Un demi-siècle de travail quotidien, sans répit et sans faiblir, au sein du Mouvement Normand et autour, c'est long. Des prises de paroles dans les assemblées, les instances politiques et les réunions publiques, des cycles de causeries et de conférences à travers les pays normands, des propositions sérieuses, toujours appuyées sur un travail de fond, une immense production éditoriale, c'est l'héritage et le trésor que tu nous laisses.

Un demi-siècle, c'est très long. Parfois, tu me disais : « **La réunification de la Normandie se fera, mais je ne la verrai pas** ». Tu aurais pu céder à cette lassitude qu'exprimait Bernanos : « Le temps passe et rien de ce que nous attendons n'arrive jamais ». Mais le Normand ne renonce pas, le Viking reste debout. La réunification nous est venue au moment où nous l'attendions le moins. C'était vrai : « **le désespoir en politique est une erreur absolue** ».

À peine ironique à l'égard de ceux qui se sont révélés Normands enthousiastes du lendemain, tu as clairement, calmement, énoncé la vérité de cette réunification : « **La Normandie est faite. Il faut maintenant refaire des Normands** ». Vaste entreprise. Tu savais que rien n'est jamais assuré dans le devenir des communautés et des peuples mais l'espérance était désormais possible.

Didier, toi qui reposes ici sous l'étendard de Saint-Olaf, tu as lutté pour une juste cause. À notre époque incertaine où partout dans le monde le patrimoine culturel, historique, écologique des peuples, est menacé par la machine uniformisatrice de l'idéologie marchande le principe identitaire, calme, civilisé et pour tout dire modéré que tu défendais, reste un humanisme possible

La Normandie vient des siècles, elle a droit à la continuité historique. Son identité est généreuse et ouverte, on peut s'y ajouter. « **La Normandie fait le Normand** », disais-tu. J'en témoigne personnellement aujourd'hui

J'avais un camarade. Il me revient le mot d'adieu de Rainer Maria Rilke à ses amis : « **Si vous me cherchez, cherchez-moi dans votre cœur. Si j'y ai trouvé un abri, je serai toujours avec vous** ».

Pour nous, tous, ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, c'est l'instant et le lieu de reprendre et de faire nôtres ces mots du poète, promesse de fidélité et d'une certaine espérance.

Pour toi, Didier, mon ami, mon frère, homme droit et courageux, qu'il en soit ainsi.

Pierre NOUAUD
13 février 2023

« *J'avais un camarade.* Il me revient le mot d'adieu de Rainer Maria Rilke à ses amis : « Si vous me cherchez, cherchez-moi dans votre cœur. Si j'y ai trouvé un abri, je serai toujours avec vous [...] Pour toi, Didier, mon ami, mon frère, homme droit et courageux, qu'il en soit ainsi. »

Didier Patte, l'ami.

par Katherine Hentic-Mabire

Le Président Fondateur actif de l'Association des Amis de Jean Mabire, puis d'Honneur à partir de 2007, Didier Patte, nous a quitté ce 5 février 2023. Nous sommes en grand deuil sur cette Terre, l'ami depuis 53 ans pour moi, et plus d'années encore pour Jean Mabire s'en est allé. La perte est cruelle.

Ses funérailles, ce 13 février, en l'église du XVIe siècle de Vatteville la Rue en Vallée de Seine nous prirent au cœur. La pureté du calcaire exigeant à cette occasion d'être humanisée par les fleurs aux couleurs vives de la Normandie, ce qui fut, et par la verdure des couronnes tressées par les Oiseaux Migrateurs — et traduisirent l'expression de sa personnalité : témoignage émouvant de l'Étranger au pays sur l'accueil et la formation reçus par Didier le fidèle, le tolérant, permettant de s'enraciner dans une patrie charnelle qu'on se choisit. S'ensuivit une cérémonie épurée, chargée d'authenticité, de simplicité, portée en dignité par sa grande famille, et par les Charitons, confrérie normande tant aimée de Didier.

Son portrait, si vrai et si vivant, non loin du cercueil le déclarait présent toujours.

Funérailles se partageant notamment entre la lecture des *Béatitudes* à l'intérieur de l'église, certainement pour rappeler que l'homme qui avait eu tant de plaisir à visiter le Mont des Béatitudes, possédait une joie intérieure durable quelles que soient les circonstances difficiles de la vie qui pourtant auraient pu l'affecter : Didier était un sage, imperturbable, mais ouvert aux autres et attentif. Et puis à la fin de la cérémonie religieuse, le défilé de l'assemblée, à la douleur contenue, témoins du travail accompli, amis de toute une vie, pour se recueillir une dernière fois près de lui, au son du libérateur et baroque canon de Pachelbel.

Ce fut pour un double au revoir à l'extérieur, le déploiement d'un blasonnement de gueules et d'or, d'azur aussi, par étendards et drapeaux flottant en cette fin de matinée et portés toutes générations confondues par les plus fidèles.

L'ami Didier nous a quitté dans le rayonnement d'un soleil de plus en plus vif, après la brume, sous la garde d'un immense marteau de Thor scellé sur le couvercle de son cercueil, accompagné par le chant d'adieu poignant des *Oies Sauvages*.

La violence de la perte se fit plus douce. Oui Didier était bien tout lui, pour ce départ en ciel inconnu, dans le souvenir de ses deux anciens amis en autonomie normande l'Abbé Marcel Lelégard et Jean Mabire.

Parce qu'il était le Président du Mouvement Normand, cofondé avec Jean et le député Pierre Godefroy, Didier devint le Président fondateur et actif de l'AAJM fin 2001, nous savions tous que pour mon mari les temps étaient comptés qu'il fallait l'accompagner de son vivant, se préparer au passage de la mémoire, faire connaître et protéger son œuvre, et aussi dans le respect du personnage public et privé faire ce qu'il fallait pour ses obsèques et les hommages prévisibles. Ce qui fut fait.

Grâce à Didier nous pûmes, notamment, vivre cette cérémonie d'hommage en mai 2006 en ce lieu historique et mythique si cher au cœur de Jean : Château Gaillard.

Pour le premier anniversaire de la mort de Didier Patte, il est prévu un bulletin spécial, sur les liens Didier et Jean : fondations, collaborations, éditions, et ce qui suit ou précède, accompagnement, rencontres, conférences, tour des écoles, signatures… toutes ces traces ou souvenirs laissés traduisant l'amitié de ces deux êtres qui se consacrèrent à la Normandie, d'une manière différente mais dans une fidélité incontestable depuis 1968. Ils ont tous deux été au service de la Normandie avec vaillance et abnégation. c'est pourquoi, je ne m'étendrai point sur ces sujets aujourd'hui.

Les médias ont exposé, à l'occasion de sa disparition, le parcours de Didier Patte, ses activités, son dévouement inlassable en qualité de Président du Mouvement Normand, qui voulait la réunification de la Normandie. Ce fut l'occasion de revenir sur le Professeur d'Histoire qui avait aussi des connaissances économiques pointues et des idées toujours dans l'intérêt de la Normandie et de son peuple, et bien d'autres encore.

Il faut que mémoire survive dans la reconnaissance des mérites.

À l'ami toujours fidèle de Jean, tous deux combatifs pour leur Normandie, toute leur Normandie, même si chacun avait le droit de la voir et de la traiter différemment ;

au Président-fondateur du Mouvement Normand sur des décennies et jusqu'au bout, qu'il soit actif ou d'honneur, ne déviant jamais de la route ;

au Président-fondateur et d'honneur de l'AAJM, ainsi qu'à Michèle — sa femme qui l'a toujours accompagné, voir précédé dans les aventures littéraires de *Culture Normande* (Je n'oublie pas combien Jean appréciait d'être si bien traité par Michèle lors de la période d'écriture de l'Histoire de la Normandie notamment) ;

j'exprime toute ma reconnaissance en souvenir de tous ces temps actifs au service de la Normandie et de l'amitié durable qui en est née, et pour toute la famille, que le temps du deuil soit clément et renforce les liens et le partage. Que la sérénité de Didier se transmette et aide à vivre de ce côté.

Je suis sûre que dans leur Walhalla, Jean et Didier devisent, construisent et consolident les assises de leurs merveilleux nuages.

Katherine Hentic-Mabire

Des premiers raids vikings à la colonisation de l'Islande.

par Auguste Rossignol

En l'an 789, la Chronique anglo-saxonne nous rapporte qu'un groupe de Danois accosta sur une plage du royaume de Wessex à bord de trois navires. Le roi Ecgberht envoya son préfet qui partit à leur rencontre et les mener à lui afin de connaître leurs intentions. Ce pauvre homme n'eut jamais l'occasion de revenir auprès de son suzerain puisque ces étrangers le mirent à mort. Ce fut là le premier acte hostile recensé commis par des Scandinaves en Angleterre. Plus tard en l'an 793, des païens pillèrent le monastère Northumbrien de Lindisfarne. Cet événement fit entrer l'Europe dans une période que l'historiographie actuelle retient comme l'âge des Vikings.

Les victimes de ces incursions ne manquèrent pas d'adjectifs pour décrire ces pillards : « **Danois** » (vieil anglais *denescan*, latin *dani*), « **hommes du nord** » (vieil anglais *norþmenn* [1], latin *nordmanni*, *nortmanni*, *normanni*) ou bien « **pirates** » (vieil anglais *wīcingas*, latin *piratae*). Les Scandinaves eux-mêmes utilisèrent le terme *víkingr* (pluriel *víkingar*) pour désigner les hommes qui partaient en *víking* [2] : une expédition navale, guerrière ou commerciale. Ce mot est bien attesté de l'épigraphie runique au tournant de l'an mil.

L'origine étymologique de ces vocables fait encore débat parmi les philologues. Certains ont suggéré un rapport avec le norrois *vík*, la baie maritime, ou encore avec le verbe *víkja* soit « **être en voyage, tourner, se déplacer, être au loin** » [3]. D'autres y ont vu un lien avec le terme latin d'origine germanique *vicus* : « **la place marchande, le lieu d'habitation, le village** ». Le vieil anglais *wīc* peut comme *vík* désigner une baie maritime. Ces deux termes partagent une origine proto-germanique commune **wīkō*, qui porte rigoureusement le même sens.

Les plus vieux textes runiques où figurent *víkingr* et *víking* ont été gravés sur la pierre danoise de Tirsted et les pierres suédoises de Härlingstorp, Gårdstånga, et Västra-Strö. Datés des années 970 à 1020, ils nous livrent de courts récits commémoratifs et élogieux à l'attention d'hommes morts lors de lointaines expéditions guerrières.

L'assaut des Scandinaves sur le monde occidental n'aurait pu si bien réussir sans une expertise dans le domaine de la navigation. Très vite, les populations de Scandinavie eurent à se déplacer sur les nombreux lacs, rivières, fjords et mers qui étaient autant de voies de communication. Le progrès naval fut très vite fondamental à la survie et au développement sociétal dans ces contrées. Le bois, le fer et la laine nécessaires à leur confection y étaient faciles à se procurer. Les pétroglyphes de l'Altafjord en Norvège, datés de 4 200 à 500 av. J.-C., témoignent de la vie quotidienne des peuples de l'Arctique à l'âge du bronze au travers de scènes de chasse et de pêche. Ces gravures ont été incrustées sur des sites à caractère cultuels. En présence des bateaux sont représentés des symboles solaires. Cette mise en relation mon-

[1] Les termes *Norþmann* (plur. *Norþmenn*) et *Denisc* (plur. *Deniscan*) sont interchangeables. *Norþmann* apparaît même assez tardivement au cours du XIe siècle. *Denisc* ne renvoit à aucune réalité politique au IXe siècle, ce terme sert avant tout à l'auteur de la *Chronique anglo-saxonne* à marquer clairement une opposition entre les Anglo-Saxons et les Scandinaves. Il est donc tout à fait possible de voir un homme originaire de Norvège être qualifié de *Dene*. À ce sujet, nous renvoyons notamment à Olga Timofeeva, « The Viking Outgroup in Early Medieval English Chronicles », dans *Journal of Historical Sociolinguistics*, p. 97. ; David Dumville, « Vikings in Insular Chronicling », dans *The Viking World*, p. 352.

[2] L'expression norroise *fara í víkingu* signifiait « partir en expédition ».

[3] Steffan Hellberg, « Vikingatidens vikingar », dans *Arkiv for Nordisk Filologi*, p. 25.

Pierre runique suédoise de Västra-Strö

tre l'importance que pouvait avoir la navigation dans le quotidien des peuples du Nord [4]. De pareils pétroglyphes sont bien connus du reste de l'espace nordique à la même époque [5].

Les navires vikings sont le fruit d'une longue tradition de construction navale et d'innovation. Ces embarcations étaient munies de clins qui assuraient à l'ensemble une grande flexibilité à l'épreuve des vagues. Leur fond plat leur permettait de naviguer en eaux peu profondes. Le plus ancien exemple archéologique de navire à clins scandinave vient de la tourbière de Hjortspring, au Danemark (daté d'env. 324 ap. J.-C.). Par la suite, tous les navires connus au second âge de fer germanique reposèrent sur ce mode de construction et étaient poussés à l'aide de rames. Si la voile était bien connue de Gaule ou de Bretagne pendant l'époque romaine, les navires germaniques ne l'adoptèrent que plus tardivement, sans doute vers le VIIIe siècle [6]. Elle est en revanche fréquemment représentée à partir des années 800 sur les pièces de monnaie ou les graffitis. Le navire d'Oseberg, daté des années 820, est le plus ancien témoin archéologique de navire à voile connu, en Scandinavie [7].

La *Chronique anglo-saxonne* est un ensemble de manuscrits composés entre 893 et 1100. Ils sont tous issus d'une même chronique originalement produite à la fin du IXe siècle à la cour du roi Alfred de Wessex. Il s'agit de l'une des sources les plus importantes pour étudier les actions menées par les Scandinaves tout au long des IXe, Xe et XIe siècles. Peu après le pillage de Lindisfarne, elle nous rapporte l'année suivante la mise à sac par des païens (vieil-anglais *hæðenan*) du monastère de *Donemuthan*, en Northumbrie. Aucune attaque n'y est recensée jusqu'en l'an 832, lorsqu'une armée de païens ravagea l'île de Shippey. Cet événement marque le début d'une intense période d'activité sur les côtes anglaises. Des batailles rangées commencèrent à être engagées comme à Carhampton en 836, qui opposa l'armée du roi Ecgberht à des Scandinaves qui furent maîtres du terrain. En 835, des « Danois » (*Denescan*) prennent part à un combat contre l'armée de Wessex aux côtés de Gallois. Cette bataille aboutit à la fuite des hommes du Nord. Deux ans plus tard, la *Chronique* recense des affrontements entre Scandinaves et Saxons de l'Ouest à Southampton et dans le Dorset. En 838, des ravages ont été perpétrés par une armée de païens dans le Kent et dans l'Est-Anglie. La décennie des années 840-850 ne fut guère plus calme. En 840, le roi de Wessex Æthelwulf, fils d'Ecgberht, fut défait par une armée de 35 navires à Carhampton. En 845, une levée du

Navire d'Oseberg

[4] À ce sujet, nous renvoyons à Damien Bouet dans *Les bateaux vikings*, p. 8.
[5] Citons à titre d'exemple le site de Backa dans la province suédoise de Bohuslän, ou encore de Brogård sur l'île danoise de Bornholm.
[6] Voir notamment le motif de la pierre Ardre VIII visible sur l'île de Gotland, en Suède.
[7] Voir Jan Bill, « Viking ships and the Sea », dans *The Viking World*, p. 171.

Dorset et du Somerset vainquit une armée viking à l'embouchure de la Parett.

Du côté des sources franques, les *Annales Regni Francorum* font état de grands pillages conduits contre la côte frisonne par des « Danois » (*dani*). Cette armée mena trois batailles contre les Frisons qui furent défaits et qui durent payer un lourd tribut. Elles nous rapportent plus tard en 820 des pillages commis par des pirates venant de *Nordmannia* [8], en Flandres, ainsi qu'une première incursion infructueuse à l'embouchure de la Seine. Repoussés, ils mirent voile plus au sud vers la Loire et dévastèrent Bouin avant de rentrer chez eux chargés d'un grand butin.

La mort de Charlemagne en 814 et les luttes intestines au sein du territoire carolingien eurent de terribles répercussions sur la défense des côtes. Les Vikings surent très bien tirer profit de cette faiblesse. Les décennies 840-850 ont été marquées par des violences similaires à l'Angleterre au même moment. La *Chronique de Fontenelle* rapporte qu'au printemps 841 une flotte de Vikings pénétra la Neustrie, remonta la Seine et pilla Rouen, les abbayes de Saint-Ouen et de Jumièges. Puis elle rançonna le monastère de Fontenelle. La mise à sac du port de Quentovic en 842 est rapportée par les *Annales de Saint Bertin* et la *Chronique anglo-saxonne*. L'année suivante, une flotte dévasta Nantes et l'évêque fut tué pendant la messe. Cette armée pénétra plus avant dans la Loire jusqu'à Tours. En 844, la Gironde fut elle aussi ravagée. Une grande armée réapparut en l'an 845 à l'embouchure de la Seine et saccagea Paris sans grande résistance. Le roi Charles le Chauve n'obtint leur départ qu'au prix d'une très forte rançon de 7 000 livres d'argent [9].

Les années 850 virent un véritable tournant, puisque les Vikings n'hésitèrent désormais plus à hiverner sur place. La *Chronique anglo-saxonne* mentionne un premier établissement sur la rivière Thenet en 851, puis un autre en 856 sur l'île de Shippey. En 852, une flotte menée par deux chefs nommés Sydroc et Godefridi [10] entra dans la Seine le 9 octobre et demeura tout l'hiver durant sur l'île de Jeufosse jusqu'au mois de juin. En 856-857, des fortifications y furent érigées et le roi Charles le Chauve fut incapable de les déloger. De similaires hivernages se produisirent également dans la Loire en l'an 853. Là encore, les populations locales d'Angleterre et de Francie n'obtinrent le départ des Scandinaves que par le paiement de lourds tributs, n'achetant qu'une paix de courte durée.

La situation s'aggrava en Angleterre lorsqu'en 865 une grande armée débarqua et passa l'hiver dans le royaume d'Est-Anglie. En 866, elle se dirigea jusqu'à la ville d'Eoforwic [11], la conquit après d'âpres combats et ébranla complètement le royaume de Northumbrie. La *Chronique anglo-saxonne* nous informe qu'à cette époque la Northumbrie était en proie à une guerre civile : son roi légitime Osbriht fut déposé et un certain Ælla fut placé sur le trône bien qu'il n'eût aucun droit héréditaire. Les deux rois furent tués durant les affrontements et les Northumbriens conclurent d'une paix. Les Vikings réussirent ainsi à prendre possession de ce territoire qui leur servit de pied-à-terre sur le sol anglais. De là maintes expéditions d'envergure furent menées contre les royaumes voisins de Mercie et de Wessex. En 867, ils attaquèrent la Mercie et prirent possession de Nottingham. Les ravages en Angleterre perdurèrent une décennie jusqu'à la paix conclue entre le Alfred et le chef Guthrum à la suite de sa défaite lors de la bataille d'Edington en 878 [12]. Ces années de guerre virent l'assujettissement de la Mercie à cette grande armée. Le Wessex était alors le dernier royaume anglo-saxon à avoir résisté à l'assaut des Vikings.

L'archéologie a mis en évidence les vestiges de l'un de ces camps d'hiver de la grande armée, situé à Torskey dans le Lincolnshire. La *Chronique anglo-saxonne* mentionne effectivement un tel campement en 873. Situé au bord de la rivière Trent, le lieu était un emplacement stratégique clé qui permettait de relier par bateau l'embouchure de l'Humber au cœur de la Mercie, facilitant les mouvements et qui permettait le contrôle des voyageurs allant et venant de la Mercie [13]. Il nous est bien difficile d'estimer la taille de cette armée. La *Chronique anglo-saxonne* n'en donne d'autre indication que la mention *micel here* ou *micel hæþen here*, soit la « grande armée » ou « grande armée païenne ». Cependant, ce site archéologique a permis de réévaluer les estimations et a démontré que cette armée devait se chiffrer en milliers d'hommes. L'on y pratiquait aussi le commerce de biens et fort probablement d'esclaves [14]. Il serait aussi faux de voir cette armée comme une entité unifiée. Les documents archéolo-

[8] Il faut comprendre par ici la Scandinavie.
[9] Jean Renaud, *Vikings – Des premiers raids à la création du duché de Normandie*, p. 36-37.
[10] Probablement les formes latinisées des noms Sigtryggr et Guðfriðr.
[11] Actuelle York, connue aussi sous le nom norrois de Jórvík.
[12] À la suite de ces accords de paix, Guthrum se fit baptiser, ayant Alfred pour parrain. Le récit de cet événement nous est rapporté en détail par le moine Asser.
[13] Dawn M. Hadley et Juliand D. Richards, « The Winter Camp of the Viking Great Army, AD 872-3, Torksey, Lincolnshire », p. 31.
[14] *Ibid.*, p. 51.

Bataille de Saucourt-en-Vimeu en Picardie
Jean-Joseph Dassy (1796-1865)

giques nous montrent qu'il s'agissait plutôt de plusieurs bandes venant de Scandinavie et s'alliant ponctuellement [15]. Des éléments de vêtements anglo-saxons[16] furent également déterrés sur le site, suggérant la présence d'esclaves, d'otages, voire d'alliés locaux [17].

La paix conclue entre Alfred et Guthrum eut pour conséquence l'installation de Guthrum en Est-Anglie et de la conversion de nombreux Vikings. Deux ans auparavant, le royaume de York fut fondé par le chef Hálfdan. D'autres Scandinaves administrèrent les Cinq Bourgs (Lincoln, Nottingham, Stamford, Derbyn, Leicester). Tout cet espace au-dessus de la Tamise devint ce que nous appelons le *Danelaw* [18], le territoire soumis aux lois danoises. Ce repartage de l'Angleterre permit au roi Alfred de Wessex de consolider ses frontières, de réorganiser son armée ainsi que sa flotte. À ce moment, il se posa en représentant légitime de la culture anglo-saxonne et de la chrétienté contre un ennemi étranger au peuple anglais.

La Neustrie quant à elle vécut dans une paix relative pendant les années 860-880. Les activités en Angleterre permirent une brève accalmie chez les Francs. Les hostilités reprirent de l'ampleur dès 881 avec la bataille de Saucourt-en-Vimeu en Picardie, qui se solda par une victoire franque contre une armée viking. En 885, une grande flotte remonta la Seine et assiégea Paris pour la deuxième fois. Le siège dura une année et ne se leva que par une rançon versée aux Vikings ainsi qu'un droit de passage pour piller la Bourgogne. Durant ces mêmes années, la paix qui avait été faite entre le Wessex et les Vikings avait été bien vite rompue, obligeant le roi Alfred à reprendre les armes.

Dans ce contexte mouvementé un Viking nommé Hrólfr, que nous connaissons sous le nom de Rollon en français, acquit une grande renommée. Il aurait été l'un des fils du chef de la province norvégienne de Møre et était surnommé « le marcheur » (norrois Gǫngu-Hrólfr), car il était si grand qu'aucun cheval n'était à sa taille. Il aurait été banni de Norvège pour avoir mené des pillages dans la région du Vik, le fjord d'Oslo, puis aurait trouvé refuge chez son oncle dans les Orcades. Il partit ensuite chez les Francs où il guerroya et conquit une terre qui prit le nom de Normandie. Ce récit nous est transmis par le poète et historien islandais du XIIIe siècle Snorri Sturluson [19]. Son origine norvégienne semble être bien confirmée par d'autres sources norroises telles l'*Orkneyinga saga*. Le passé de

[15] *Ibid.*, p. 55.
[16] Notamment des crochets probablement destinés à l'attache de bandes molletières, ainsi que des pendants de ceinture.
[17] *Ibid.*, p. 57.
[18] Ce terme est apparu dans un texte de loi de 1008. Il fut surtout utilisé au XIIe siècle pour désigner les zones du Nord et de l'Est de l'Angleterre qui ont été conquises par les Danois et administrées par leurs lois. Cette aire géographique inclue généralement le Yorkshire, Derbyshire, Leicestershire, Northamptonshire, Burkinghamshire. Voir Dawn Hadley dans *The Northern Danelaw*, p. 2-3.
[19] Voir *Haralds saga Hárfagra*, chap. 24. Pour une traduction française, voir François-Xavier Dillmann, *Histoire des rois de Norvège*.

Hrólfr nous est hélas très flou et les quelques récits des auteurs latins à son sujet doivent être abordés avec prudence. Selon le récit de Dudon de Saint-Quentin, il vint en Angleterre et prépara une expédition vers le continent. Cela l'aurait mené en Frise et en Lotharingie où il aurait guerroyé avant d'entrer en Basse-Seine [20]. Il aurait participé au siège de Paris de 885 et assiégé par deux fois Bayeux en 889-891 [21]. La bataille la plus importante de Hrólfr fut le siège de Chartres qui se solda par une débâcle pour son armée le 20 juillet 911 [22]. Mais usés par les assauts répétés des Scandinaves, il semble, selon le récit de Dudon de Saint-Quentin, que les conseillers du roi Charles le Simple lui suggérèrent d'engager des pourparlers avec pour objectif de déboucher à un accord de paix durable. Plusieurs trêves avaient déjà été conclues entre les Francs et Hrólfr, notamment avec la ville de Rouen [23]. Durant ces négociations, l'évêque de Rouen, Francon, joua un rôle prédominant comme intermédiaire entre Charles le Simple et le Viking. Les points d'accords principaux étaient la concession, à lui et ses hommes, de la terre qu'ils avaient depuis si longtemps ravagée, leur conversion au christianisme et stopper les raids des autres vikings. La conversion était nécessaire pour une intégration durable qui assurerait la paix [24]. Au terme des négociations, on tomba d'accord que Hrólfr recevrait la terre comprise entre l'Epte et la mer, le droit de piller la Bretagne et qu'il devrait porter assistance à Charles contre ses ennemis. Cela fut officialisé à Saint-Clair-sur-Epte durant l'automne de l'an 911, faisant naître le duché de Normandie.

La jeune Normandie et le royaume de York possèdent un certain nombre de points communs qui furent entre-autre mis en lumière par Lucien Musset. On remarque dans les deux cas que les chefs scandinaves s'appuyèrent sur les archevêques lorsqu'une politique pro-chrétienne était menée, afin de proposer un modèle de vie acceptable aux populations locales. En 878, les chefs vikings de York s'appuyèrent sur le clergé comme intermédiaires et cherchaient la conversion (même superficielle) d'autres vikings pour faciliter la coopération avec l'institution religieuse et par conséquent avec les indigènes anglo-saxons. On eut recours au même procédé en 911 en Normandie [25]. Les chefs vikings de York et de Normandie durent se soumettre à la hiérarchie catholique dont les supérieurs étaient les archevêques. Cela ajouta donc du prestige à ces territoires conquis. L'archevêque de York, Wulfhere, fut réintégré au plus tard vers 882-883. En Normandie, l'archevêque reparut au lendemain du traité de Saint-Clair-sur-Epte. Lucien Musset envisagea l'hypothèse que Hrólfr prit exemple sur l'expérience en Angleterre ce qui, dans ce cas, lui fît faire l'économie de cinq ans de tâtonnement politique que l'on constate à York [26].

On remarque des jeux de pouvoir entre païens et chrétiens sur ces deux territoires. En Angleterre, cela est illustré par la prise de pouvoir à York d'Óláfr Guðfriðsson, animé davantage par l'immédiateté du butin au détriment de considérations économiques à long-terme. De semblables oscillations se sont produites dans les premiers temps du duché de Normandie. Si Hrólfr et Guillaume Longue-Épée ont symbolisé l'assimilation au monde chrétien par le baptême, cette politique ne fut pas au goût de tous et mena à la révolte de Riouf en 933-34 qui, selon Dudon de Saint Quentin, reprochait au duc de se laisser gouverner par les Francs. La révolte est sûrement née dans l'Ouest de la Normandie où le christianisme avait été étouffé par une présence de Norvégiens en liaison avec l'Irlande [27].

Au IXe siècle, les activités des Scandinaves ne se limitèrent pas seulement à l'attaque des

[20] Voir Pierre Bouet, *Rollon, le chef viking qui fonda la Normandie*, p. 81-82.
[21] *Ibid.*, p. 87.
[22] Nous devons cette date à la *Chronique de Sainte-Colombe de Sens.*
[23] *Ibid.*, p. 99.
[24] *Ibid.*, p. 102.
[25] Voir Lucien Musset, « Pour l'étude comparative de deux fondations politiques des Vikings : le royaume de York et le duché de Rouen », dans *Nordica et Normannica*, p. 164.
[26] *Ibid.*

pays voisins. Ils firent de grandes explorations dans l'Atlantique Nord et colonisèrent de nouveaux espaces. Notre principal fonds documentaire est la littérature médiévale islandaise qui, dès le XIe siècle, compila scrupuleusement l'histoire des habitants de l'île. Les Scandinaves pour majorité Norvégiens colonisèrent l'île à partir des années 870. Cependant des colons, notamment les femmes, vinrent des territoires scandinaves d'Angleterre ainsi que d'Irlande et d'Écosse. Des analyses ont démontré que 60 % des femmes de la première vague de colonisation étaient d'origine gaélique ainsi que 20 % des hommes [28]. Cet apport fut certainement le résultat d'une importation d'esclaves celtes par les Scandinaves [29]. La période de peuplement de l'Islande est généralement comprise entre les années 870 et 930, que l'on a usage de nommer *Landnámsǫld* (« **Le temps de la colonisation** ») [30]. Ari Þorgilsson, dit le Savant (*hinn fróði*), prêtre et historien islandais qui vécut entre le XIe et le XIIe siècle, nous rapporte dans son *Íslendingabók* que le premier à avoir vogué en Islande aurait été un marin norvégien nommé Ingólfr, au temps où le roi Haraldr à la Belle-Chevelure avait seize ans. Il y serait retourné et installé quelques années plus tard. Ari précise que lorsque les Norvégiens arrivèrent en nombre, des Irlandais vivaient déjà sur l'île. Ils s'en allèrent bien vite, ne souhaitant pas vivre avec des païens.

L'originalité de l'Islande réside dans ses institutions politiques. Très tôt, les Scandinaves se rassemblèrent en parlements (norrois : *þing*) à Þórsnes et Kjalarnes avant que le parlement national de l'*Alþing* ne soit établi à Þingvellir vers 930 [31].

Durant cette même période, les Scandinaves s'établirent de façon similaire dans les Orcades et les îles Féroé. Les voyages entre l'Islande et la Norvège égarèrent certains marins, permettant à l'un d'entre eux, Gunnbjǫrn Ulfsson, de voguer en vue du Groenland au cours du Xe siècle. Ces nouvelles terres furent à leur tour peuplées par des Scandinaves dont le plus célèbre d'entre eux est Eiríkr le Rouge, dont le fils Leifr Eiríksson mena des explorations plus au sud en Amérique du Nord.

Auguste Rossignol

[27] *Ibid.*, p. 159-160.
[28] Gísli Sigurðsson, « The North Atlantic Exepension », dans *The Viking World*, p. 564.
[29] Jón Viðarr Sigurðsson, « Iceland », dans *The Viking World*, p. 571.
[30] *Ibid.*
[31] *Ibid.*, p. 572.

Bibliographie :

- Damien BOUET, *Les bateaux vikings*, Bayeux, Heimdal, 2014.
- Pierre BOUET, *Rollon, le chef viking qui fonda la Normandie*, Paris, Tallandier, 2016.
- Jan BILL, « Viking ships and the Sea », dans *The Viking World*, Londres et New York, Routledge, 2008, p. 170-181.
- David DUMVILLE, « Vikings in Insular Chronicling », dans *The Viking World*, Londres et New York, Routledge, 2008, p. 350-366.
- Dawn M. HADLEY et Julian D. RICHARDS, « The Winter Camp of The Viking Great Army, ad 872-3, Torksey, Lincolnshire », dans *The Antiquaries Journal*, 2016, vol. 96, p. 23-67.
- Steffan HELLBERG, « Vikingatidens vikingar », *Arkiv for Nordisk Filologi*, vol. 95, 1980, p. 25-88.
- Lucien MUSSET, « Pour l'étude comparative de deux fondations politiques des Vikings : le royaume de York et le duché de Rouen », dans *Nordica et Normannica – Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et medievale, les expéditions vikings, et la fondation de la Normandie*, Paris, Société des études nordiques, 1997, p. 157-172.
- Jean RENAUD, *Vikings – Des premiers raids à la création du duché de Normandie*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2016.
- Gísli SIGURÐSSON, « The North Atlantic Expansion », dans *The Viking World*, Londres et New York, Routledge, 2008, p. 562-570.
- Jón Viðarr SIGURÐSSON, « Iceland », dans *The Viking World*, Londres et New York, Routledge, 2008, p. 571-578.
- Snorri STURLUSON, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla. Première partie. Des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard, 2 000.
- *The Anglo-Saxon Chronicle*, traduite et éditée par Michael Swanton, Phoenix, W & N, 2000.
- Olga TIMOVEEVA, « The Viking outgroup in early medieval English chronicles », dans *Journal of*
- *Historical Sociolinguistics*, vol. 2, 2016, p. 83-121.

D'Eiríksstaðir à Brattahlíð

Les pérégrinations d'Eiríkr le Rouge entre Islande et Groenland

par André Baumeister

Eiríkr le Rouge est souvent pris comme l'exemple du Viking aventurier des mers et découvreur de terres. Son histoire est exceptionnelle, mais traduit un phénomène plus large de migration scandinave dans l'Atlantique nord, principalement initié par les Norvégiens. À travers cet article, ce n'est pas seulement l'itinéraire d'Eiríkr le Rouge que nous allons étudier, mais également celui des colons scandinaves en Islande et Groenland.

La notion de *vestr um haf* (« à l'ouest de la mer ») revient régulièrement dans les sources pour désigner l'ensemble des territoires colonisés à l'ouest de la Norvège (Féroé, les archipels écossais, l'Islande, le Groenland et le Vínland). Si le processus d'installation des diasporas scandinaves en Europe occidentale et sur les îles britanniques est bien connu, le choix de la migration vers l'Islande ou le Groenland est plus complexe.

En effet, cette poussée vers l'ouest est difficile à expliquer. Pour certains, la colonisation des îles atlantiques aurait été accélérée par la soumission de la Norvège à Haraldr à la Belle Chevelure en 874 [1]. Cette soumission étant bien moins effective que ce que les textes laissent supposer (surtout dans le nord du pays), cet évènement a peut-être contribué au mouvement de colonisation, mais ne l'explique pas. La pression démographique et le besoin d'acquérir de nouvelles terres ont également pu contribuer à ce phénomène. La *Landnámabók* (« Livre de la colonisation [de l'Islande] ») suggère que les élites rurales ont quitté la Norvège pour revendiquer des territoires plus grands en Islande [2]. Cependant, la qualité des terres arables (équivalente voire inférieure à celle de Norvège) justifie difficilement la migration vers ces contrées [3]. D'ailleurs l'étude archéologique des implantations scandinaves des colonies atlantiques laisse supposer une certaine pauvreté. De fait, il y a une dichotomie assez brutale entre les Vikings ayant fait le choix de mener des raids sur l'Europe, amassant richesse et prestige, et les colons scandinaves des Orcades ou d'Islande, vivant plus chichement. Il est possible que les armateurs aient favorisé la colonisation, en poussant les Norvégiens à se rendre dans les colonies atlantiques, plutôt qu'en raids. Il aurait alors s'agit d'une façon, pour les propriétaires de bateaux, d'engranger des profits à moindres risques [4]. Une vision très mercantile de la colonisation de l'Islande, qui pourrait peut-être expliquer sa rapidité, mais qui justifie difficilement un phénomène aussi important.

La colonisation de l'Islande

Lorsque la première phase de colonisation prend fin en 930, l'Islande est peuplée d'environ 60 000 habitants permanents [5]. Les exploitations des premiers colons ont progressivement essaimé, au fil des générations. La *Saga d'Egill* explique que les colonies sont dirigées par des chefs, revendiquant de vastes étendues. Ces derniers auraient alors partagé les terres en deux. D'un côté leur domaine personnel et de l'autre des fermes satellites, gérées par leur suite ou des affranchis. Ces fermes satellites pouvaient devenir des fermes principales et essaimer de la même manière. L'expansion aurait alors été rapide, ce qui semble d'ailleurs confirmé par l'archéologie dans certaines régions d'Islande [6], mais pas sur l'intégralité de l'île [7].

Vers 960, Þórvaldr Ásvaldsson, le père d'Eiríkr le Rouge, doit s'exiler avec sa famille à la

Statue d'Erik le Rouge, Groenland

suite de meurtres. Il quitte Jaeren en Norvège et s'installe à Drangar, alors dépeuplé, dans les Hörnstrandir, au nord-ouest de l'Islande. La famille s'y installe et Erik épouse Þjódhildr, fille de Jörundr. Le couple fonde Eiríksstaðir, dans la vallée d'Haukadalur, lieu possible de naissance de Leifr Eiríksson vers 970.

L'Alþingi et le bannissement d'Eiríkr le Rouge

Après la colonisation de l'Islande, les premiers habitants décidèrent d'adopter une constitution, les *Lois d'Úslfljótr*, composée en Norvège entre 925 et 929 par Úlfljótr, sur les conseils de son oncle Þorleifr le sage, à partir des *Lois de l'assemblée de Gula* (région d'origine de beaucoup de colons islandais) et des réalités islandaises. Si elle s'inspire en grande partie de la loi de ce district (*fylki*) de Norvège, plusieurs éléments sont proprement islandais, comme l'Alþingi et ses institutions, les structures locales que sont les *þinglag* et les *goðorð*, la séparation de l'autorité législative et du pouvoir. L'adoption de ce recueil de lois vers 930 est considérée comme le moment fondateur de l'État libre islandais et de son identité. Il ne s'agit cependant pas d'une institution fixe, elle a connu de nombreuses évolutions au cours des siècles et jusqu'à nos jours, afin d'adapter le fonctionnement politique de l'Islande en fonction des évolutions sociétales et des évènements marquants de l'histoire de l'île [8].

Alþingi est l'abréviation d'*almannaþingi* (« Assemblée de tous les hommes [libres] »). Il s'agit de l'assemblée générale des Islandais. Elle a lieu chaque année entre fin juin et début juillet, aux Þingvellir dans le sud-ouest de l'Islande. Pendant deux semaines, elle

rassemble les représentants des *þinglag* (assemblées locales) et forme le Parlement de l'île. L'Alþingi a été installé au sud-ouest de l'île, à Þingvöllr (« la plaine du thing »). Des routes, provenant des différentes régions, y convergent et illustrent la centralisation du système à cette période. L'assemblée réunit d'abord 36, puis 39 *goðorðsmenn*, qui siègent à la *lögrétta* (« commission législative ») et est présidée par le *lögsögumaðr* (« diseur de la loi »). Elle permet de réviser les anciennes lois et en élaborer de nouvelles, mais aussi d'accorder des dérogations à la loi. Elle agit aussi dans la sphère des affaires étrangères et conclut des traités. Lors de l'Alþingi, les séances sont publiques. Les participants sont assis sur des bancs disposés en trois cercles concentriques. Les *goðorðsmenn* occupent les bancs du cercle médian, tandis que leurs conseillers étaient assis sur les bancs intérieurs et extérieurs, permettant ainsi de tempérer les décisions des chefs [9].

L'Alþingi ne semble pas avoir comporté de tribunaux judiciaires lors de sa création. La justice est alors, semble-t-il, administrée par des *þing* ou « assemblées locales ». Cependant, ce système s'est avéré incapable de gérer les conflits importants, à l'instar des meurtres, suscitant des violences extrêmes entre les partis. De fait, les Islandais font le choix de créer un système de tribunaux centré sur l'Alþingi, qui aurait alors la compétence de régler les conflits et querelles ; alors qu'initialement, la loi spécifie qu'en cas d'homicide, le coupable devait être jugé à l'assemblée locale la plus proche du lieu du meurtre. Si le système fonctionnait plutôt bien lorsque les individus vivaient dans la même région, les jugements devenaient plus hasardeux lorsque l'accusé provenait d'une autre région. De fait, ces affaires pouvaient être portées devant l'Alþingi, afin de permettre une justice plus juste. Vers 965, l'Alþingi est réformé. L'île est divisée en quatre *fjórðungsdómar* (« tribunaux de quartier »). Ils se réunissaient chaque année pour délibérer des affaires de première instance. Chacun pouvait alors lancer une action à l'Alþingi, plutôt qu'aux assemblées régionales. Les *fjórðungsdómar* avait également la fonction de cours d'appel, lorsque le *várþing* (« assemblée [locale] de printemps ») ne parvenait pas à résoudre un litige [10].

Le destin de la colonisation du Groenland par Eiríkr le Rouge est directement lié à l'exercice de la justice par le *þing*. En 981, Eyjólfr la Fiente, tue deux esclaves d'Erik le Rouge à Skeiðsbrekkur. Eyjólfr est tué en représailles, mais aussi Hrafn le Duelliste. Geirsteinn et d'Oddr, les parents d'Eyjólfr obtiennent le bannissement d'Eiríkr le Rouge d'Haukadalur. Il s'exile alors sur les îles Öxney et Brokey, dans le Breiðafjörður. Lors de son retour à Eiríksstaðir, il se querelle avec Þorgestr, tue ses deux fils et « quelques autres hommes » [11]. Cette fois, Erik et les siens sont condamnés au bannissement de l'île, lors du *várþing* de Þórsnes. La sentence aurait dû être confirmée par le *féránsdómur* (tribunal exécutoire), Eiríkr et ses compagnons parviennent cependant à échapper à la vigilance de la garde des hommes de Þorgestr. Il équipe secrètement un bateau dans l´Eiríksvágur et part à l'exploration des côtes du Groenland [12].

Le Groenland

Vers 932, Gunnbjörn Úlfsson est drossé par la tempête et longe la côte est du Groenland. Il n'accoste pas, mais consigne la position approximative du nouveau territoire. En 978, Snæbjörn Galti, part en expédition pour coloni-

ser les îles décrites par Gunnbjörn. L'initiative tourne au désastre et il est tué la même année lors d'une querelle avec d'autres colons.

Quatre ans plus tard, lorsqu'Eiríkr le Rouge est banni d'Islande, il prend le large vers l'ouest et passe le premier hiver dans le sud du Groenland à Eiríksey (très probablement dans la région de Qaqortoq). Au printemps, il s'installe dans l´Eiríksfjörður et fonde le domaine de Brattahlíð (« raide pente »), probablement à Qassiarsuk. Ce dernier va persister jusqu'au XVe siècle. Il devient un pôle politique et économique de la nouvelle colonie scandinave. Il passe alors l'été à explorer le littoral et donne des noms à divers endroits. L'hiver venant, il s'installe dans les Eiríkshólmar, archipel au niveau du cap Farvel [13], dans la pointe sud du Groenland et explore le fjord au nord de l'île [14].

Après trois années passées à explorer le littoral, il revient en Islande pour préparer la colonisation des territoires. Il passe l'hiver chez son ami Ingólfr, qui l'avait aidé à prendre la fuite et se bat avec Þorgestr. Il est finalement vaincu et les deux hommes se réconcilient après l'affrontement. Il vante la qualité des terres qu'il a découvertes auprès de ses congénères [15]. Il repart durant l'été, accompagné de quatorze *knörr* chargés de bétail, pour s'installer dans le fjord de Narsaq. Les colons scandinaves vont progressivement s'établir le long des fjords du Groenland. L'habitat reste peu dense et se regroupe dans l'*Eystribyggð* (« Établissement de l'est », correspondant aujourd'hui au secteur de Qaqortoq) et dans le *Vestribyggð* (« Établissement de l'ouest », correspondant aujourd'hui à Nuuk). Il s'agit alors de la société la plus à l'ouest du continent européen. Environ 620 fermes ont été construites par les Scandinaves et environ 26 000 colons ont peuplé le Groenland, jusqu'à sa désertification dans le courant du XIVe siècle [16].

Les deux colonies sont situées le long de la côte sud-ouest, plus propice à l'économie pastorale. Les plus grosses fermes élèvent des bovins. Elles sont installées le long des plaines et des fjords, à l'intérieur des vallées fertiles. Tandis que les plus petites mêlent l'élevage de moutons et la chasse [17]. D'ailleurs, les Groenlandais exportent massivement des défenses de morse ou de narval et des peaux de phoques. Durant la période estivale, les colonies envoient des groupes de chasseurs en expéditions au nord du Groenland, principalement dans la Baie de Disco, pour faire provision de viande, mais aussi alimenter le commerce de l'ivoire et de la peau. Des objets en fer, d'origine scandinave, ont été découverts dans les territoires inuits du nord, preuve des relations probables entre les deux ethnies.

À l'instar de l'Islande, différentes pistes peuvent expliquer la colonisation du Groenland par les Scandinaves. Dès 930, les *goðorð* (« chefferies ») sont établies en Islande et il n'y a plus de terres à revendiquer. De fait, les nouveaux arrivants en Islande peinent à trouver leur place

1 Magnússon T., Arge V.S. & Arneborg J., 1994, p. 52
2 Lárusson F., 1944, p. 24-32
3 Vésteinsson O., 2013, p. 4
4 Vésteinsson O., 2013, p. 5
5 Durand F., 1996, p. 110
6 *Ibidem.*
7 Vésteinsson O., 2010, p. 501
8 Cattaneo G., 2017
9 *Ibidem*
10 Trochet J.R., 2022, p. 171-172
11 *Saga d'Erik le Rouge* (trad. Boyer R.), 2010, p. 15
12 *Saga d'Erik le Rouge* (trad. Boyer R.), 2010, p. 16-17
13 Dans *Les Vikings* de Jean Mabire, on note une confusion entre le *Eiríksfjörður* qui mène à *Brattahlíð* et un homonyme, situé plus au sud, au niveau du cap Farwell, renommé *Hvarf,* correspondant aujourd'hui à Uummannarsuaq.
14 *Saga d'Erik le Rouge* (trad. Boyer R.), 2010, p. 17
15 *Ibidem*
16 Lynnerup, N., 2000, p. 291-292
17 Magnússon T., Arge V.S. & Arneborg J., 1994, p. 60
18 Dugmore A. J., Keller C., & McGovern T.H., 2007, p. 16-17
19 McCullough J.A., 2018, p. 175-176
20 Cattaneo G., 2016, p. 52-53
21 Cattaneo G., 2016, p. 56-57

et sont rejetés du système du « *góði* au *bóndi* » (du chef au paysan), qui semble légiférer l'attribution des terres à cette période. De fait, il n'y a guère de place pour les lignages ambitieux, à l'instar de celui d'Eiríkr le Rouge, qui cherchent à se tailler un territoire et accroître leur prestige, sans risquer le bannissement. À la fin du Xe siècle, le Groenland devient une terre de repli pour les colons. Au lieu de la terre, ces derniers ont probablement cherché à accroître leur richesse par l'intermédiaire de la chasse. L'agriculture va se développer après cette première phase brève, qui va permettre d'explorer le Groenland et de localiser les ressources disponibles [18].

Le christianisme se développe rapidement, l'établissement étant contemporain à la christianisation de l'Islande, aucune tombe dite « païenne » n'a été découverte au Groenland et le christianisme semble avoir été pratiqué dès l'implantation des premiers colons [19]. D'ailleurs, les plus grandes familles semblent avoir construit dès leur arrivée des églises et cimetières privés, nouveaux marqueurs de richesses. La société groenlandaise semble connaître moins de disparités que le reste de la sphère scandinave. Le pouvoir n'est pas détenu par une élite, mais semble partagé entre les différentes grandes familles. D'ailleurs, le siège épiscopal est établi par les Norvégiens au début du XIIe siècle, afin d'éviter l'accaparement du pouvoir épiscopal par une famille groenlandaise, de même aucun évêque groenlandais ne sera natif de l'île [20].

La population va progressivement décroître au Groenland à partir du XIIIe siècle. Le petit âge glaciaire, entre les XIIIe et XIVe siècles, va très nettement limiter le modèle agropastoral. Les études archéo-anthropologiques, menées sur les squelettes, démontrent l'abandon progressif de l'alimentation issue de viande d'élevage, au profit des produits marins. Si ces derniers ne représentent que 20 à 30 % du régime alimentaire des habitants du Groenland au XIe siècle, ils représentent 80 % de leur alimentation au XIVe siècle. Cependant, les Groenlandais ne semblent pas avoir eu de difficultés à modifier leur régiment alimentaire, puisqu'ils ne semblent pas avoir tenté de préserver leurs troupeaux en cherchant de nouveaux types de fourrages, comme ce fut le cas lors des disettes et hivers particulièrement vigoureux dans le reste de l'Europe. Au milieu, du XIVe siècle, les échanges avec l'Islande et la Scandinavie se réduisent considérablement, du fait du désintérêt soudain des marchés européens pour l'ivoire. Le Groenland se retrouve progressivement isolé. Ses habitants ont pourtant besoin de bois de construction et de fer, ressources peu disponibles sur place. Les jeunes Groenlandais semblent avoir décidé de quitter l'île de façon collégiale, puisqu'on ne retrouve aucun squelette d'individu jeune dans les cimetières au XVe siècle, mais également aucune trace d'abandon brutal ou de phase de destruction, indiquant que les habitants ont juste déserté les lieux et vogué vers de nouveaux horizons [21]…

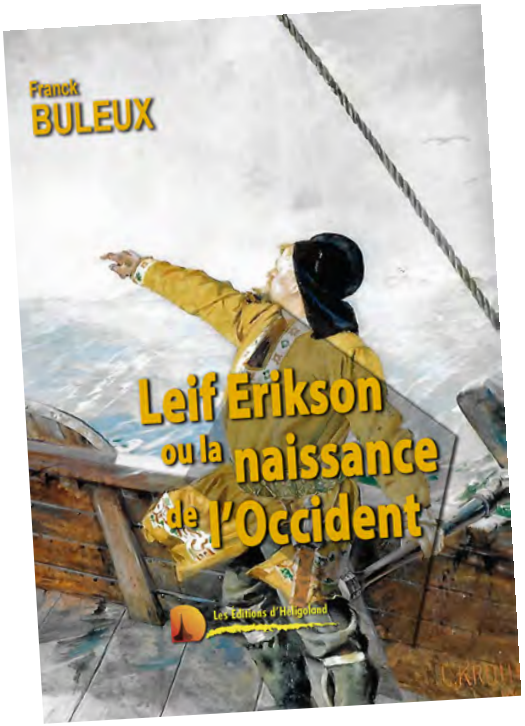
André Baumeister

Bibliographie

- Bouet D., *Les Vikings*, éditions Heimdal, 2020
- Boyer R. (trad.), *Saga d'Eirikr le Rouge/Saga des Groenlandais*, Gallimard, 2010
- Byock J., « The Icelandic Althing : Dawn of Parliamentary Democracy. » dans *Heritage and Identity : Shaping the Nations of the North*, Fladmark J.M. (dir.), The Heyerdahl Institute and Robert Gordon University. Donhead St. Mary, 2002, pp. 1-18.
- Cattaneo G., *Le Parler viking*, éditions Heimdal, 2017
- Cattaneo G., « Regard sur les établissements scandinaves du Groenland (XII e -début du XVe siècle) » dans *Moyen Âge* n° 105, éditions Heimdal, 2016, p. 52-57
- Dugmore A. J., Keller C., & McGovern T.H., « Reflections on climate change, trade, and the contrasting fates of human settlements in the North Atlantic islands », dans *Arctic Anthropology* 44, p. 12–36
- Durand F., *Les Vikings et la Mer*, Errance, Arles, 1996
- Lynnerup, N., « Life and death in Norse Greenland », dans *The North Atlantic Saga,* William W. Fitzhugh (dir.), Smithsonian Books, 2000
- Magnusson T., Arge V.S. & Arneborg J., « Neue Liinder im Nordat/antik », dans *Wikinger, Warager, Normannen. Die Skandinavier und Europa 800-1200*, Philipp von Zabern Mainz, 1992, 52-61.
- McCullough J.A., « Sacred ground : community and separation in a Norse Churchyard, Greenland. », dans *Debating religious space & place in the early medieval world (c. AD 300-1000)*, Bielmann C. & Thomas B. (dir.), Sidestone press, 2018, p. 175-186
- Trochet J.-R., *L'Europe avant l'État Tribus : Clans et voisinage en Europe. De l'Antiquité au XXe siècle*, Presse Universitaire de Rennes, 2022
- Vésteinsson O. « North Atlantic Migrations in the Viking Age », dans *The Encyclopedia of Global Human* Migration, Immanuel Ness (dir.), Wiley-Blackwell, Oxford, 2013, p. 1-17
- Vésteinsson O. « Ethnicity and class in settlement period Iceland », dans T*he Viking Age : Ireland and the West*. Actes du colloque *the Proceedings of the Fifteenth Viking Congress, Cork, 18-27 August 2005*, Four Courts Press, 2010, p. 495-510

Le voyage de Leif Erikson.

par Franck Buleux



Ce texte est un extrait de l'ouvrage de Franck Buleux, paru en 2020 aux Éditions d'Héligoland. Pages 31 à 42.

[…] Pour en revenir au Groenland, un nouveau bannissement se faisait sentir, pire que celui exigé par l'exode géographique, c'était celui du cœur. Érik le Rouge et Leif Erikson, le père et le fils, conquérants des mers, bâtisseurs de mondes, n'étaient plus en harmonie. Ils étaient en désaccord, une opposition sensible et profonde car fondée sur les croyances, sur ce qui relie l'homme au divin, au sacré.

La Croix était devenue le symbole religieux du pays comme celui de la totalité du continent européen. Leif Erikson avait converti ses semblables, ses proches : ils étaient devenus les siens, se détachant de celui qui était toujours leur jarl, leur chef, le père de Leif, demeuré un « vieux païen », celui qui n'évolue pas, encastré dans des traditions d'un autre âge. La mère de Leif, la propre femme d'Érik le Rouge, avait, elle aussi et de bonne grâce, embrassé la Croix christique. Les autres fils d'Érik, ses amis et voisins, avaient choisi de prier à genoux et les mains jointes, et pressaient le chef du clan de le faire aussi. Comme à travers toute l'Europe. Il était temps de rejeter les mythes du Nord, légendes magnifiées par d'anciens érudits, ceux qui avaient bercé l'histoire de ces terres, balayées par les vents forts, ces terres où le Soleil venait se coucher, en se cachant du monde, pour mieux renaître. Il était temps d'abjurer la vénération de la nature, désormais soumise aux hommes, qui avaient reçu du Dieu chrétien le pouvoir de la modeler à leur seul profit. Il ne s'agissait plus de vénérer les forêts ou les buissons sacrés mais de bâtir à la gloire de Dieu.

En effet, la conversion entraînait l'édification de bâtiments voués à l'Église et à la gloire de Dieu. Il ne peut pas y avoir de prières sans un lieu sacralisé par un représentant de Dieu. Il ne s'agit plus de se perdre au fond d'un bois ou près d'un lac pour retrouver un lien essentiel avec le sacré, il faut bâtir, construire pour que vienne, après le jugement dernier, le royaume du Seigneur. Il faut prouver à Dieu que nous l'avons honoré, même s'il est omniscient. C'est la propre femme d'Érik le Rouge, la mère de Leif, Thorhild, devenue rapidement extrêmement chrétienne qui fit construire une église appelée l'église de Thorhild, érigée à seulement quelques dizaines de mètres de la maison familiale. L'église de Thorhild, éponyme du nom de l'épouse d'Érik le Rouge, recevait les convertis. Pour favoriser l'évolution religieuse de son époux, le « vieux païen » ou, plus prosaïquement, pour l'ennuyer ? En effet, Il n'y avait plus de rapports, y compris intimes, entre Érik le Rouge et Thorhild, puisque le vieux chef norrois refusait de reconnaître le supplice de la Croix et la résurrection du crucifié. Érik le Rouge considérait et appelait le prêtre, l'« hy-

> « En effet, si cette colonie, forte de plusieurs milliers d'individus, était restée païenne, fidèle aux anciens dieux du Valhalla, il est probable, même si cela aurait été regrettable, que l'Église aurait passé sous silence l'existence de ce peuple ou lui aurait trouvé bien peu de vertus. »

pocrite » ou le « bateleur » [1], termes péjoratifs marquant le simulacre du rituel mis en place. Il faut tout de même rappeler qu'Érik le Rouge, était le chef, le fondateur du Groenland. Il existait alors une certaine rivalité entre le père et le fils, malgré un respect mutuel. Il était probablement temps que Leif devienne le jarl du pays. Il ne le deviendra qu'à la mort de son père, lorsque le temps sera venu.

Leif, le fils aîné, devenait toutefois, même du vivant de son père, l'homme fort du Groenland : il avait, par exemple, sauvé l'équipage d'un navire perdu en mer. Son père l'avait d'ailleurs félicité, indiquant que cet acte valeureux rachetait la faute qu'il avait commise en introduisant le christianisme sur la grande île. Malgré leurs liens solides, il restait toujours, entre eux, le christianisme comme antagonisme absolu et définitif.

Leif avait aussi reconnu le fils, né aux Hespérides lorsqu'il se rendait au Norvège, eu avec Thorgunna, qui mourut rapidement après en Islande où elle s'était installée. Thorgils, le fils de Leif et de Thorgunna, se rendit, par la suite, au Groenland pour rencontrer son père mais il mourut jeune, compte tenu, semble-t-il, de la faiblesse de son état psychique comme physique.

Le Groenland, grâce ou à cause de l'énergie de Leif Erikson, fut christianisé assez rapidement et fortement. Cette terre qui se situe géographiquement au nord du long continent américain, qui traverse le monde occidental tel que nous le connaissons aujourd'hui, est donc le symbole, le premier, de la présence d'Européens sur ce continent, mais aussi de la présence du Dieu des chrétiens, ce qui ne saurait limiter la volonté de faire connaître cette colonie.

En effet, si cette colonie, forte de plusieurs milliers d'individus, était restée païenne, fidèle aux anciens dieux du Valhalla, il est probable, même si cela aurait été regrettable, que l'Église aurait passé sous silence l'existence de ce peuple ou lui aurait trouvé bien peu de vertus. Effectivement, les premiers textes, les sagas, qui nous narrent la vie de ces hommes sont des écrits issus d'érudits chrétiens. Or, malgré la mise en valeur de ces hommes par les sagas, comme nous ne nous lasserons pas de le répéter, seule l'année 1492 semble avoir reçu l'approbation de l'Église catholique : Christophe Colomb, plutôt que Leif Erikson, comme découvreur du continent américain…

Et pourtant, la vie de Leif Erikson était loin d'être terminée. Après la Norvège, l'Islande, le Groenland, ce conquérant, mais aussi chef politique, va continuer de s'aventurer vers l'Ouest.

Comme si l'Ouest était un espace sans fin, comme s'il fallait rééquilibrer la Terre vers l'Ouest, le temps des découvertes était loin d'être terminé. Leif Erikson, fervent chrétien converti, était toujours à la recherche du lieu où disparaissait le Soleil. Car, inconsciemment, il le savait, le Soleil n'était jamais vaincu [2]. Le culte romain (pré-chrétien) du Soleil invaincu (*Sol invictus*) se retrouve dans toutes les religions du monde antique : dans certaines traditions du Nord, notamment grâce au Char du Soleil, retrouvé au Danemark, le Soleil effectue son voyage grâce à des chevaux mais aussi un bateau qui, durant la nuit, lui permet de rejoindre l'Orient. Mais de quelle contrée secrète part-il ? Il est probablement temps de nous y rendre. Et il se trouve qu'un explorateur a déjà vu ces terres occidentales, le fameux BjarniHerjolfson.

Vers la fin du Xe siècle, BjarniHerjolfson, un explorateur nordique islandais, révèle ce qu'il a aperçu en 986. Bjarni aurait été le premier Européen à voir l'Amérique du Nord. La saga Grœnlendinga (la saga des Groenlandais) raconte qu'en l'espace d'une année, il a navigué de la Norvège vers l'Islande pour rendre visite à son père Heriolf, à Eyrar, sur la côte méridionale de l'île. Il découvrit que son père avait suivi son ami Érik le Rouge, dont il était proche, dans le but de coloniser le Groenland. Il reprit chemin donc, avec son équipage, pour partir à sa rencontre. Mais au cours de l'été 986, la voilure du bateau de Bjarni, qui n'avait ni carte ni boussole, a été renversée par une forte tempête, comme seuls les vents du Nord savent en créer. C'est alors que son œil aguerri sembla distinguer, au loin vers l'Ouest, un bout de terre qui n'était pas le Groenland, qui, lui, était bien plus proche selon sa propre estimation. Cette nouvelle terre était couverte d'arbres et de montagnes, contrairement au « vert » Groenland et bien que son équipage le lui ait demandé, il a refusé de s'arrêter et de la visiter. La joie et l'empressement de revoir ses parents et le fait de ne pas connaitre cette terre « **qui n'existait pas** » (du moins sur une carte, qu'il n'avait d'ailleurs pas…) le convainquent de se rendre au Groenland, où aucune personne de son équipage ne s'était rendue auparavant. Le navire reprit son cours mais ses yeux restaient figés et son esprit gardait en mémoire les collines basses couvertes de forêts qu'il avait vues, à quelques miles plus à l'ouest du Groenland. La terre lui avait semblé hospitalière, mais Bjarni était tellement impatient d'atteindre le Groenland pour revoir ses parents qu'il n'avait pas souhaité explorer ces nouvelles terres, sans doute y reviendrait-il plus tard, plus aguerri et mieux équipé. Arrivé finalement au Groenland, il décide de s'y installer avec son père, devenant lui aussi l'un des milliers de pionniers de ce pays. Mais ne pouvant pas garder sa décou-

[1] *Bateleur* est un terme du Moyen Âge qui désigne un personnage qui fait des tours d'adresse et d'escamotage. Il est plus connu, aujourd'hui, comme une carte du jeu de Tarot.

[2] *Sol Invictus* (latin pour « *Soleil invaincu* ») est une divinité solaire apparue dans l'Empire romain au IIIe siècle. Elle reprend des aspects de la mythologie d'Apollon et du culte de Mithra, connaissant une grande popularité dans l'armée romaine. L'empereur romain Aurélien (270-275) lui assure une place officielle à Rome en proclamant que le Soleil invaincu est le patron principal de l'Empire romain et fixa sa fête le 25 décembre, au solstice d'hiver.

verte oculaire pour lui, il fit part de ce qu'il avait vu à des amis, au Groenland ; toutefois, personne n'a manifesté beaucoup d'intérêt pour son récit jusqu'à ce que, après la mort de son père, il retourna en Norvège où il se répandit en souvenirs maritimes vécus ou supposés l'avoir été. Après son voyage en Norvège et le partage de ses récits, le mot s'est répandu qu'il existait des terres à l'Ouest que Bjarni avait vues, créant une grande intrigue dans tout l'Empire nordique. Bjarni a été à la fois célébré pour ses découvertes et réprimandé pour son manque d'enquête, son absence de courage. Des siècles plus tard, le professeur Tryggvi Julius Oleson de l'université du Manitoba a déclaré : « **Il existe de solides arguments pour penser que les trois terres vues par Bjarni étaient Terre-Neuve, le Labrador et l'île de Baffin** ». Ces terres font partie, de nos jours, du Canada.

Peu à peu, les Groenlandais ont porté un intérêt particulier à ces découvertes et, faute de bois, peu produit au Groenland pour des raisons naturelles, ils ont été séduits par la côte boisée signalée par Bjarni dans son récit. Peu de temps après, en l'an Mil, Leif Erikson acheta le navire que Bjarni avait utilisé pour le voyage, embaucha un équipage de trente-cinq personnes et s'est mis à retracer le voyage de Bjarni, concentré vers un seul but : faire le même trajet mais en allant jusqu'au bout, c'est-à-dire en abordant la terre pour l'explorer et l'exploiter. Ne pas seulement rester à distance de vue humaine, si perçante soit-elle, mais humer, ressentir, toucher cette terre boisée, ces pâturages verts et vierges. Rendre une terre charnelle, c'est-à-dire la consacrer aux hommes, créer une forme de fusion entre l'être et l'esprit tellurique. Est-il possible d'être adopté par une terre, a fortiori lorsqu'elle est vierge de toute humanité ? Le père de Leif Erikson, Érik le Rouge, avait su trouver une terre, la modeler en en devenant le chef, le yarl qu'il était toujours malgré les divergences religieuses profondes au sein de la communauté. Et lui, le fils d'Érik, fort et courageux comme son père, ne pourrait-il pas être, comme lui, le découvreur d'une terre nouvelle ? Il y aurait alors deux différences essentielles : a priori, cette terre serait vraiment verte et pourrait être, ainsi, plus facilement et plus densément habitable et surtout, Leif étant

devenu un chrétien exemplaire, elle serait immédiatement christianisée et Dieu l'unique l'accompagnerait et le protégerait dans cette réussite. Le Dieu de la Croix, celui qui pardonne et libère les hommes de leurs pêchés. Ah, découvrir une terre, être le premier homme, comme son père, à poser le pied sur celle-ci et la consacrer à Dieu, deux motivations s'entremêlent dans l'esprit audacieux et déterminé de Leif. Conquérir une terre pour prouver qu'il est le fils d'Érik le Rouge, conquérir aussi au nom du fils de Dieu : prouver à la fois qu'il mérite d'être le fils de son père biologique et le fils du Père, du Très-Haut. Leif Eriksson se trouve donc face à une double quête, familiale et transcendante, humaine et spirituelle, personnelle et universelle, un double défi à relever. Peu après l'an Mil, l'histoire du monde se trouve dans ces mers glacées, proches de terres aux contours incertains et aux doutes religieux. Et au-delà de ces éléments, se joue, sans que quiconque, bien évidemment, n'y prête alors la moindre attention, le début de l'histoire de l'Occident.

Leif ou le désir de la découverte

Leif Erikson était dévoré du désir d'explorer ces nouvelles terres, plus accueillantes que le Groenland, qui permettraient de recevoir les colons venus, pour la plupart d'entre eux, de l'Islande. Il demanda à Bjarni des précisions sur l'emplacement de ces terres, lui acheta un navire marchand (un knarr) et mobilisa un équipage de trente-cinq hommes. Érik le Rouge, qui commençait à prendre de l'âge, fatigué de surcroît par la querelle filiale et maritale, au cœur de son propre foyer, sur la question religieuse, accepta, malgré tout, l'invitation de son fils à prendre le commandement de l'expédition. Son fils avait convaincu le « vieux païen » d'une nouvelle et probable longue traversée en mer. Leif avait insisté sur le fait que la présence active du père porterait chance à l'équipage. Et puis, après tout, pour le « vieux païen », c'était peut-être aussi, l'ultime occasion de limiter l'influence chrétienne de son fils auprès du groupe… Et inversement, pour Leif, l'occasion de convertir son père, qui sait ? Une espèce de double défi, qui se déroulerait sur les mers, entre les deux hommes. Les préparatifs du départ étant terminés, il s'ensuivit un malheureux et imprévisible évènement accidentel aux dépens du « vieux païen » : Érik le Rouge se rendant à cheval de sa demeure au bateau, tomba et se fit douloureusement mal à un pied. Cet incident, si bénin puisse-t-il paraître, fut compris par Érik le Rouge comme un mauvais présage, de nature à le décourager de toute aventure maritime inconsidérée. Il se prouvait ainsi à lui-même qu'il n'était plus capable de partir à la découverte de nouvelles terres, devenues inaccessibles pour ses propres forces, désormais réduites. Il rappelait aussi aux autres, et notamment à son fils, qu'il croyait toujours aux augures, respectant les présages par son écoute permanente de la nature. Érik le Rouge déclina donc l'expédition et décida, qu'à compter de ce jour, les chemins se séparaient définitivement entre lui et son fils. Ce qu'avait détruit la religion entre eux, l'évènement accidentel le confirmait, c'était cela la signification du présage. La chute de cheval, si chère plus tard, à Michel de Montaigne (1533-1592), en 1571, fit ressentir à Érik le Rouge, sa vraie nature. Sans doute n'avait-il pas réellement la volonté de partir du Groenland, terre qu'il ne souhaitait pas quitter comme d'ailleurs sa religion, celle qui lui venait de ses ancêtres. Outre cet aspect spirituel, n'oublions pas, non plus, qu'il avait rendu, illusoirement, le Groenland, « vert » et qu'il n'avait aucune envie de voir la population installée quitter l'île « verte » pour un autre territoire, lui, réellement « vert ». Outre son amour-propre, Érik le Rouge avait aussi des intérêts commerciaux au Groenland, dont il était considéré comme le chef incontesté. Et puis, pourquoi seller un cheval pour aller de l'habitat au bateau, compte tenu de la proximité des deux lieux ? Quoi qu'il en soit, c'était la fin de la conquête territoriale pour Érik le Rouge. Le temps du passage du flambeau à son fils était venu, même si l'affection filiale n'était pas de mise, querelle religieuse oblige.

Revenons-en donc à l'esprit de conquête qui anime, toujours et encore, les hommes de Leif Erikson. Leur but est de découvrir trois terres, celles dont on a parlé Bjarni. Il fallait partir, naviguer vers l'Ouest, vers le large.

L'équipage de Leif Erikson suit la route suivie par Bjarni, mais en sens inverse, et parvient d'abord dans un endroit rocheux et désolé, le dernier observé par l'explorateur en 986. En effet, le bateau débarqua sur une terre, la dernière dont Bjarni et ses compagnons avaient parlé (Leif Erikson avait recruté, parmi l'équipage, plusieurs anciens compagnons de mer de Bjarni). La déception fut assez grande : pas de verdure d'aucune sorte mais des hautes montagnes, couvertes de glaciers : un pays vierge d'hommes, totalement stérile et désolé. Leif, fervent chrétien, baptisa cette terre aride, Helluland, signifiant terre pierreuse (peut-être l'île de Baffin, comme indiqué précédemment), ou la « **Terre du rocher plat** ». C'était la dernière terre qu'avait aperçue Bjarni, sans doute était-il logique, géographiquement plus proche du Groenland, qu'elle fut plus aride que les deux autres terres qui restaient à découvrir. La déception des hommes de Leif Erikson, pour réelle qu'elle soit, fut ainsi de courte durée.

Il fallait continuer l'expédition pour découvrir

des terres plus favorables aux activités humaines et à la survie économique de son peuple. La solidarité des peuples du Nord en matière de négoces, sous parfois la réserve religieuse d'opter pour la Croix, n'excluait pas la volonté de rendre autonome le territoire.

En suivant la côte est vers le Sud et après deux jours de trajet en haute mer sous un vent favorable, l'équipage emmené par Leif Erikson découvrit une deuxième terre, sur laquelle ils débarquèrent également, dans le but de l'explorer. La contrée semblait plus accueillante, elle était boisée (et le Groenland manquait si cruellement de bois…) avec des étendues de sable blanc. La longueur de la côte était impressionnante. Leif la baptisa Markland (peut-être le Labrador actuel, appelé aussi Forest Land, le pays forestier), signifiant « terre forestière ». Cette forêt primitive pourrait, non seulement devenir un lieu d'exportation de bois mais aussi un lieu de peuplement, temporaire ou permanent, autour des arbres. La terre y était vraiment verte et l'herbe y poussait abondamment.

Après la découverte plus concluante de cette deuxième terre, appelée Markland, l'équipage reprit la mer, à la quête de la troisième terre dont ils étaient partis à la recherche. Enfin, après quatre jours de plus passés en haute mer, l'équipage débarqua dans une zone verdoyante où l'herbe était fraîche et généreuse, découvrant une baie bénéficiant d'un climat doux et des approvisionnements abondants en saumon. La rosée y était tellement goûteuse, que l'équipage avait envie de s'y installer.

À l'approche de l'hiver, l'équipage, sous l'impulsion de Leif et de son frère, Thorvald, décida de camper et se scindait en deux groupes distincts, l'un chargé de rester au camp et l'autre ayant pour mission, moins statique, d'explorer l'intérieur du pays, qui ne se limitait pas à une côte maritime. Puisque le groupe décida de s'y implanter temporairement, il lui fut donné un nom : celui de Leifsbudir, littéralement traduisible par « la maison de Leif ». La terre y était fertile et il n'était pas nécessaire de mettre le bétail à couvert, compte tenu de la température du climat, y compris pendant l'hiver, si rigoureux au Groenland. Certes, ils s'étaient éloignés de leur terre mais ils avaient rempli leur contrat, celui de trouver un lieu plus verdoyant, habitable de manière durable et en repoussant les limites connues du monde, ils avaient modifié la cartographie. Leurs pas s'inscrivaient dans cette lente, mais inexorable découverte, celle de l'Occident. Il existait donc des terres inconnues à découvrir par de conquérants navigateurs. Par la grâce et la seule volonté de Dieu ?

Dès la première expédition, car il y en a eu d'autres, Leif Erikson et son équipage ont hiverné dans le Nouveau Monde après avoir construit des habitations, peut-être quelque part vers Terre-Neuve, grande île située au large de la côte atlantique de l'Amérique du Nord, aujourd'hui canadienne. Comme indiqué ci-dessus et selon les textes des sagas, Leif Erikson divisa ses hommes en deux groupes, qui se relayèrent pour explorer le territoire. Enfin, Leif ordonna, pour des raisons de sécurité, aux deux groupes de rester unis et de retourner dormir, chaque soir, dans leurs campements définis initialement.

Le temps était si doux, tempéré, « océanien » pourrait-on affirmer, qu'il permettait les incursions des membres de l'équipage au-delà des côtes. Au cours d'une de ces explorations, Tyrker, un membre éminent de l'équipage dont nous allons évoquer la présence dans notre récit, découvrit que la terre était pleine de vignes et de raisins. Tyrker (ou Tyrkir, ou probablement Tysker, un Allemand en langue norvégienne) est un personnage mentionné dans la saga nordique des Groenlandais. En effet, il a accompagné Leif Erikson dans son voyage de découverte de l'Occident et est décrit comme un serviteur du fils d'Érik le Rouge, lui-même désormais plus âgé et absent de l'expédition. Il est même dénommé comme le « père nourricier » par Leif Erikson, ce qui peut indiquer qu'il était un esclave au service de la famille d'Érik le Rouge, et qu'il avait, autrefois, en Islande, la responsabilité de s'occuper et d'élever le jeune Leif, avant de devenir libre. Mais même libre, il est probable qu'il suivit Érik le Rouge dès son départ de Norvège : un fidèle de Leif parmi les fidèles, qui ne pouvait que le suivre au-delà des terres connues. C'est donc « l'Allemand » qui fait état de ses découvertes et revient, un soir, chargé de grappes de raisins, qu'il partagea au groupe, satisfait de l'occasion. Le fruit de la vigne…

Leif Erikson a donc, tout naturellement et grâce à la découverte de Tyrker, nommé la terre inconnue et hospitalière, le Vinland. Ce territoire, permettant une implantation, avec les Leifsbudir (« maisons de Leif »), et des exportations vers le Groenland de bois et de raisins, était une aubaine pour nos Groenlandais qui avaient tant souffert pour rendre habitable, l'extrême sud de la « **terre verte** ».

Après avoir passé l'hiver dans l'hospitalier et vert Vinland, Leif Erikson est retourné au Groenland au printemps avec une cargaison de raisins et de bois. Selon la saga des Groenlandais, Leif Erikson possède toutes les qualités du leader scandinave idéal : « **grand et fort, d'une allure impressionnante, astucieux ainsi que modeste et sage dans tous les domaines** ». Il devint « **très riche et très respecté** ». Même sa vue était meilleure que la plupart des gens. Ainsi, alors qu'il venait de quitter le Vinland pour s'en retourner au Groenland, il aperçut une quinzaine de naufragés sur un récif bien avant que son équipage puisse les distinguer. Il offrit alors aux naufragés une hospitalité digne d'un leader, en organisant des quartiers pour loger le groupe et en invitant leur leader et sa famille à passer l'hiver avec lui. Après cet épisode, Leif Erikson est surnommé Leif le chanceux (Leifrhinnheppni) ou « Leif the lucky ». La chance a-t-elle droit de citer dans une société où Dieu est tout-puissant… ?

[…]

Franck Buleux
Extrait de
Leif Erikson ou la naissance de l'Occident.

Les Vikings au Canada.

par Rémy Tremblay

Du Groenland au Vinland

Grâce aux sagas islandaises, celle d'Érik le Rouge et celle des Groenlandais, on sait depuis le Moyen Âge que de la colonie d'Érik le Rouge, située au Groenland, partirent des expéditions vikings visant à s'établir sur des terres se trouvant à l'Ouest, sur le territoire du Canada actuel. Les enfants d'Érik le Rouge, d'abord Leif Ericksson, puis Thorvald, Thorstein et Freydis, suivirent la voie empruntée quelques années avant eux par le marchand Bjarni, qui avait aperçu les rivages canadiens sans avoir osé y accoster. C'est le périple de ces découvreurs de l'Amérique que mit de l'avant Jean Mabire dans Les Vikings, rois des tempêtes.

Le récit des sagas n'était toutefois pas corroboré par des données archéologiques fiables. Les descriptions des terres canadiennes, puis des aventures des Vikings avec les indigènes, les Skraelings, étaient plus que plausibles, mais aucune preuve matérielle ne venait étayer la présence viking en Amérique, aussi temporaire puisse-t-elle avoir été.

Par les sagas, on savait que Leif Ericksson avait d'abord séjourné un hiver en Vinland, terre où abondaient les vignes sauvages, mais qu'il avait aussi exploré auparavant de façon sommaire Helluland et Markland. On savait également que la seconde expédition, celle de Thorvald, frère de Leif, avait été anéantie par les Skraelings, Thorvald ayant lui-même été tué par les Amérindiens. La troisième, celle de Thorstein, n'avait jamais atteint les rivages canadiens, la mer s'étant jouée des explorateurs qui furent engloutis avant d'atteindre leur objectif. Puis, il y eut celle deThorfinn Karselfini, mari de la veuve de Thorstein. Elle avait été la plus ambitieuse, avec la présence de femmes et de bétail. Il s'agissait donc d'une entreprise visant une colonisation permanente sur ces terres nettement plus prometteuses que celles du Groenland où s'étaient installés Érik le Rouge et les siens. Toutefois, les guerres avec les Amérindiens eurent raison des projets des Vikings qui reprirent la mer pour retourner d'où ils étaient arrivés. Une dernière tentative fut réalisée par la sœur de Leif, Freydis, mais ses partenaires islandais la tuèrent, avortant le projet. Le reste n'était que spéculation et, pour certains, ces histoires relevaient du mythe. Il fallut la découverte presque fortuite des ruines d'un ancien village viking à l'Anse-aux-Meadows pour venir prouver une fois pour toutes la présence scandinave en Amérique pré-colombienne.

C'est au couple norvégien Helge Ingstad et Anne Stine qu'on doit la découverte de ce hameau en 1960. Après avoir étudié attentivement le texte des sagas vikings, ils estimèrent

environ le lieu de la colonie groenlandaise à Terre-Neuve. Arrivés sur place, ils questionnèrent les habitants sur d'éventuelles ruines européennes. Un pêcheur, George Decker, leur répondit : « **Je n'ai pas de ruines européennes, mais venez quand même voir mon champ de bosses indiennes.** »

Il fut le premier surpris d'apprendre que le « **champ de bosses indiennes** » était ce qui restait d'un village viking qui avait été utilisé pendant une dizaine d'années sur une période de 25 ans. Ingstad et Stine venaient de confirmer ce que l'historien terre-neuvien, William Munn, avait pressenti dès 1914.

Depuis, le site a été entretenu par Parcs Canada et les visiteurs peuvent se promener dans une reconstitution de village viking.

Leifsbudir

Le village de l'Anse-aux-Meadows est probablement celui de Leifsbudir, mentionné dans la Saga des Groenlandais, qui est désigné par le nom de Straufjord dans la Saga d'Érik le Rouge. Il s'agissait sûrement d'un camp d'hiver établi par les Vikings lors de leurs expéditions au Vinland.

Le village consistait en huit bâtisses construites avec des murs en tourbe et un toit pentu en bois et en tourbe, protégées par une palissade érigée par Karselfini. On estime qu'entre 60 à 90 personnes pouvaient y vivre. Parmi les bâtiments identifiés, on trouve une *forge à la catalane* et un atelier de forgeron où le fer des marais était extrait par fusion.

On trouva sur le site nombre d'artéfacts vikings, dont un volant de fuseau, des aiguilles en os et une petite pierre à aiguiser, démontrant que des femmes y avaient séjourné.

En 2018, des échantillons de tourbe furent recueillis pour une étude paléo environnementale. « **Les datations suggéraient une occupation norroise** […] **quelque part entre 986 et 1022** », explique Veronique Forbes, archéologue à l'Université Mémorial. Elle explique en outre que les données de son étude révèlent « **la possibilité que ces Norrois soient retournés à L'Anse aux Meadows pour des voyages de courte durée après le XIe siècle**. » Plus étonnant encore est la découverte d'une « **nouvelle tranchée à 30 mètres du site, où nous avons découvert une nouvelle couche datant du milieu du XIIe jusqu'à la fin du XIIIe siècle** », ce qui laisserait présager l'utilisation subséquente du site, quoiqu'on ne sache pas si ces personnes étaient des Européens, pêcheurs ou navigateurs, ou encore des autochtones.

Les données concernant la datation du site furent corroborées par celles de Michael Dee et Margot Kuitems, obtenues par la technique novatrice du rayonnement cosmique, nettement plus précise que celle du radiocarbone. Fut ainsi analysé le bois coupé pour la construction des habitations. Selon ces recherches, publiées en 2021, les Vikings étaient bien présents à l'Anse-aux-Meadows mille ans exactement auparavant, donc en 1021.

Les mystères du Vinland

Toutefois, si le village de l'Anse-aux-Meadows permet d'élucider certains mystères, plusieurs zones d'ombre persistent sur le Vinland et ses secrets. Les instructions nautiques désignent Terre-Neuve comme étant le Vinland, mais la description d'une végétation luxuriante avec des céréales sauvages, des vignes abondantes et la présence de courges laisse planer le doute, car jamais ces plantes n'ont poussé sur l'île, même à l'époque des Vikings, bien que la température y ait été plus élevée qu'aujourd'hui.

Pour plusieurs chercheurs, l'Anse-aux-Meadows était une sorte de base permanente de laquelle des expéditions locales étaient organisées. C'est aussi là que l'on passait l'hiver. Brigita Wallace, archéologue pour Parcs Canada explique que le village estival viking de Hop (*Lagon* en français), décrit comme situé le plus au sud, n'a peut-être en réalité jamais existé en tant que village, mais pouvait être une région dans laquelle les Vikings installaient des campements temporaires, dans lesquels ils vivaient quelques mois. Pour elle, c'est la région de Miramichi et de la Baie des Chaleurs qui coïncide avec les différentes descriptions, notamment sur la végétation abondante, la présence d'îles près de l'embouchure d'une rivière foisonnant de saumons, mais aussi à cause de la description des Skraelings qui y faisaient des canots en peaux d'animaux. À cause de la menace amérindienne, Wallace explique qu'il est probable que les Vikings y aient séjourné de façon régulière, mais sans chercher à y établir de base permanente ce qui complique évidemment la tâche des archéologues.

Quant aux territoires de Helluland et de Markland, plusieurs chercheurs considère le premier, la « **terre de pierre** », est la Terre de Baffin, île nordique alors peuplée par les Dorsétiens (peuple pré-Inuit) qui ont conservé au moins un artéfact viking, alors que le Makland est soit associé au Détroit de Belle-Isle entre le Labrador et Terre-Neuve ou le Cap Porc-épic. Cette terre, couverte de forêts, fut probablement utilisée de façon temporaire par les vikings qui vinrent y couper du bois pour leurs constructions, leurs navires, mais aussi pour rapporter au Groenland où les arbres se faisaient rares.

Même la question des Amérindiens reste problématique. Qui furent les Amérindiens rencontrés ? Des Innus ou des Algonquins ? Comme Jacques Cartier, Thorfinn en ramena avec lui au Groenland, mais les données recueillies ne permettent pas de confirmer de quel peuple il s'agit.

Dans tous les cas, Leif Ericson est le premier Européen connu à avoir foulé le pied le continent américain, bien avant la redécouverte du continent par les explorateurs de la Renaissance. Honoré par diverses statues, qui n'ont pas été frappées par la même haine que celles de Christophe Colomb, il n'en demeure pas moins que son épopée reste peu connue, même ici dans ce pays qu'il a découvert il y a un millénaire de cela.

Rémy Tremblay
Directeur de la revue souverainiste Québécoise « Le HARFANG »

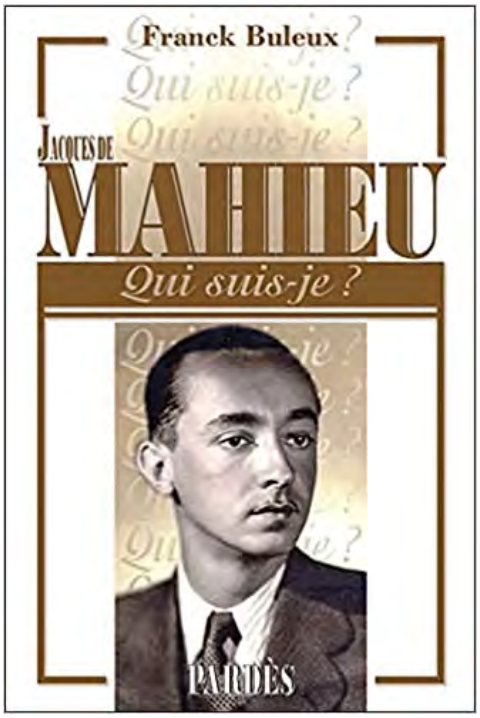
Mahieu : d'un continent à l'autre…

par Franck Buleux

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il était suspect, voire criminel d'être maurassien. L'académicien français (1868-1952), élu sous la Coupole le 9 juin 1938, et intellectuel de l'Action française avait été arrêté à Lyon le 8 septembre 1944 et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale, en raison de ses articles parus sous l'Occupation, en janvier 1945. La justice passait rapidement et sévèrement à cette époque dans une frénésie de procès politiques. La responsabilité des intellectuels avait conquis l'espace judiciaire et la notion – le crime – d' « intelligence avec l'ennemi » était assez large, pouvant amener jusqu'à la condamnation à mort pour collusion avec l'Allemagne défaite. Charles Maurras avait fulminé contre le Débarquement anglo-américain sur les côtes normandes l'été précédent, dénonçant la présence de la guerre sur le sol national, sur terre ou dans les airs, ce qui n'arrangeait guère sa défense… La plume pouvait porter préjudice, bien au-delà de la diffamation ou du simple débat d'idées. Écrire était devenu une cause de mort. C'est toute une génération d'intellectuels qui devenait des parias, des reprouvés, parfois exilés.

Jacques Girault (1915-1990), jeune militant de l'Action française à Marseille, écrivait aussi. Ses idées étaient fermes et sa plume leste. Ce militant engagé ne cachait pas son soutien à l'État français dans *L'Etudiant français*, organe mensuel de la Fédération nationale des étudiants royalistes, dont il était le gérant, et l'incarcération de son maître à penser, le Maître de Martigues, l'avait décidé à quitter la France, l'Europe même.

La « troisième voie » dont il se sentait porteur, au-delà du communisme soviétique matérialiste niveleur et de l'oligarchie financière teintée d'un capitalisme sans visage, installée au cœur d'une société organique, ne trouvait plus de place. Au-delà du seul politique, Jacques Girault n'abandonne pas le combat économique mêlé de justice sociale. Le primat du politique, exprimé par l'expression « **Politique d'abord** » chère à Maurras ne limite pas les choix du militant marseillais. La prise du pouvoir politique, pour essentielle qu'elle soit, n'est pas suffisante : le culturel (le « gramscisme », du nom du militant communiste italien Antonio Gramsci – 1891/1937 – qui vantait l'action culturelle comme nécessaire préalable au politique) et l'économique ne sauraient être abandonnés traditionnellement à la gauche pour le premier et aux libéraux pour le second. Certes, le politique précède souvent les décisions économiques et le culturel est une condition préalable à l'évolution du politique mais Girault ne saurait théoriser un pouvoir sans les conditions d'existence des citoyens, sans une organisation sociale juste. Outre l'aspect économique et social, il développe une analyse essentialiste de l'homme, reprenant les thèses d'Alexis Carrel (1873-1944), prix Nobel de médecine en 1912 et auteur de *L'Homme, cet inconnu* en 1935 dans une démarche hygiéniste teintée de biologisme via la sauvegarde du « patrimoine génétique » des peuples, repoussant le métissage généralisé comme système mortifère.

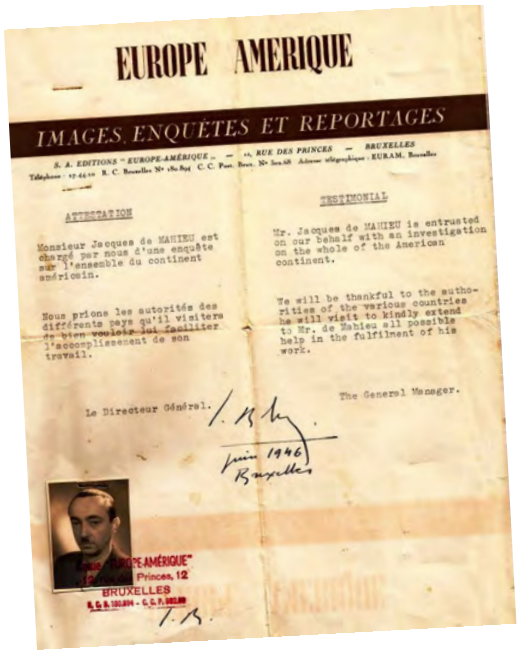


Ainsi culturellement armé, Jacques Girault, également père de famille, pouvait espérer participer à la vie politique française. Le destin en a voulu autrement.

À la fin du mois de septembre 1944, peu après l'incarcération de Maurras, Jacques Girault obtient des faux papiers officiels auprès du commissariat d'Annecy, en Haute-Savoie. Il se découvre, sur le papier, « professeur de philosophie » né à Paris, dans le 8e arrondissement, de parents imaginaires. Jacques Girault prit le nom de la grand-mère de sa compagne et, via des réseaux d'amitié, partit vers le continent américain avec compagne et enfants.

De nombreux auteurs, le plus souvent à gauche et amateurs de sensations fortes, indiquent, sans apporter de preuves, éléments matériels ou témoignages, qu'il fut un « criminel de guerre » en qualité de « **vétéran de la division Charlemagne de la Waffen-SS** (33e Waffen-Grenadier Division) » composée de volontaires français souvent présentés comme combattants dans les ruines de Berlin peu avant le suicide d'Hitler le 30 avril 1945. Cette thèse, que

j'estime improbable voire farfelue, est développée notamment par Uki Goni, dans *La véritable opération Odessa, La fuite des nazis vers l'Argentine*, paru aux Éditions Delga en novembre 2021. Cette assertion ne prend pas en considération les éléments factuels que j'apporte dans mon *Qui suis-je* paru chez Pardès en mai 2021, consacré à Jacques de Mahieu, notamment sa présence en novembre 1944 à Annecy et le sauf-conduit qui lui est délivré par la Suisse, pays dans lequel il reçoit une « **carte de légitimation** » en août 1945 lui permettant de devenir correspondant de presse pour le quotidien *La Suisse*. De surcroît, Mahieu a des préoccupations familiales. Enfin, il peut paraître surprenant que des journalistes chevronnés comme Uki Goni, né en 1953, auteurs d'innombrables entretiens et documentaires de la *BBC*, *Discovery Channel*, *History Channel* et d'autres stations de télévision aux États-Unis et en Europe, ne font aucun lien entre Jacques Girault, militant monarchiste marseillais et Jacques de Mahieu. Cette absence de recherche, que je suis un des seuls à avoir bravé, limite tout travail sérieux sur l'intellectuel franco-argentin. Certains l'imaginèrent même « **sur le front de l'Est** »…



EUROPE AMERIQUE

IMAGES ENQUÊTES ET REPORTAGES

S. A. EDITIONS - EUROPE-AMÉRIQUE — 12, RUE DES PRINCES — BRUXELLES

ATTESTATION

Monsieur Jacques de MAHIEU est chargé par nous d'une enquête sur l'ensemble du continent américain.

Nous prions les autorités des différents pays qu'il visitera de bien vouloir lui faciliter l'accomplissement de son travail.

Le Directeur Général.

TESTIMONIAL

Mr. Jacques de MAHIEU is entrusted on our behalf with an investigation on the whole of the American continent.

We will be thankful to the authorities of the various countries he will visit to kindly extend to Mr. de Mahieu all possible help in the fulfilment of his work.

The General Manager.

juin 1946 Bruxelles

Princes, 12
BRUXELLES

Toutefois, nul besoin d'avoir combattu dans la Waffen-SS pour être condamné dans la France de la Libération et ce qu'a subi Maurras, pourtant germanophobe patent, a suffi pour organiser la mort civile de Jacques Girault. Mais ce dernier a préféré quitter la scène sans que le rideau ne tombe totalement. Il a changé de scène, tout simplement.

Jacques de Mahieu était né. On n'entendra plus jamais parler de Girault. Il s'installa en Suisse en 1945 comme correspondant de presse, puis en Belgique l'année suivante où il travailla pour la revue de droite conservatrice *Europe-Amérique*, avant d'embarquer en Suède sur le Gripsholm, en direction de New York fin août 1946. Après ce périple familial, accompagné de sa future épouse et de leurs trois enfants en bas âge, la famille Mahieu s'installa en Argentine. Il est vrai qu'en Belgique, il était chargé « **d'une enquête sur l'ensemble du continent américain** » comme l'atteste son

Partido Peronista
DISTRITO SAN LUIS
Comisión de Finanzas
Pasaje LAHOZ - Local Nº. 3

Recibimos del Sr. Jaime María de Ma
de ciento cincuenta pesos ($ 15
voluntaria a la Caja del Partido Peronista
San Luis,

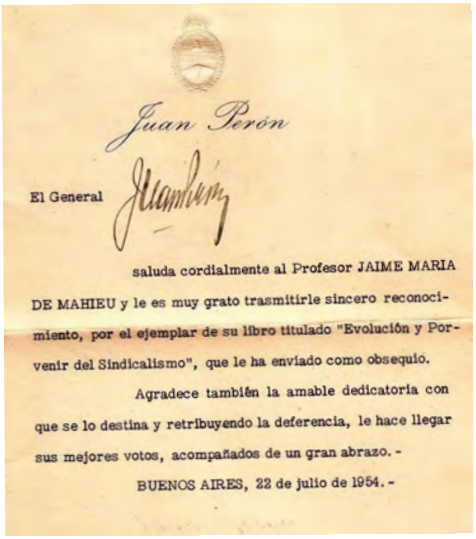
FRANCISCO MAGIS
SECRETARIO

RICARDO LANCIZ
TESORERO

ordre de mission que je publie en page 28 de la biographie que je lui ai consacrée. Ce document est daté de juin 1946. Il lui était permis de partir pour ce voyage d'études.

Mahieu bénéficia ainsi d'un réseau entre Annecy, la Suisse, la Belgique, la Suède… Ce réseau lui permit de renaître ailleurs.

Mahieu l'intellectuel est né en Argentine. Marseille était loin, la France aussi. L'Europe pas tant que cela. Plus tard, en 1973, il obtiendra la nationalité argentine. Il retrouva dans ce pays accueillant d'autres exilés comme Marc Augier (1908-1990), plus connu sous le pseudonyme de Saint-Loup, qui fut instructeur dans l'armée argentine. Saint-Loup regagnera la France en 1953 où il fut condamné à deux ans d'emprisonnement avant d'être amnistié, tandis que Mahieu restera en Amérique du Sud.



Juan Perón

El General

saluda cordialmente al Profesor JAIME MARIA DE MAHIEU y le es muy grato trasmitirle sincero reconocimiento, por el ejemplar de su libro titulado "Evolución y Porvenir del Sindicalismo", que le ha enviado como obsequio.

Agradece también la amable dedicatoria con que se lo destina y retribuyendo la deferencia, le hace llegar sus mejores votos, acompañados de un gran abrazo.-

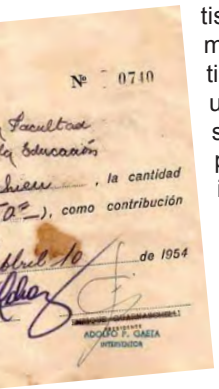
BUENOS AIRES, 22 de julio de 1954.-

Naître en Amérique du Sud, c'était se fondre dans un univers politique et universitaire favorable au mouvement péroniste naissant, modèle mêlant nationalisme autoritaire et justice sociale. Mahieu devint un théoricien du justicialisme, adhérent du Parti du président et militant local (même sans la nationalité) et développa des idées comme le corporatisme, nécessaire pour structurer l'État social organique naissant.

Mieux encore en termes d'assimilation, c'est en Argentine que Jaime Maria de Mahieu épousa Florencia (née sous le prénom de Florence) en 1946. Il ne restait plus rien de Girault.

Mahieu l'intellectuel est né en Argentine

Mahieu resta fidèle à ses idéaux. L'Argentine est un pays issu du monde européen, surtout hispanique et le modèle politique initial de Mahieu n'est jamais loin. L'Atlantique n'est pas une frontière infranchissable. Mahieu vivra les changements politiques argentins, en développant une pensée opposée aux États-Unis visant à une optique de plus en plus révolutionnaire et totalement opposée à l'atlantisme vu de droite. Au niveau économique, Mahieu développa le corporatisme via la publication de fascicules universitaires se rapportant aux sciences politiques, à la sociologie, et plus généralement à l'histoire des idées. Entre 1948 et 1955, période pendant laquelle le général Juan Perón est aux commandes du pays, Mahieu rédige aussi de nombreux articles. Il fut également, après le coup d'État militaire qui renversa Perón, chargé de cours et conférencier auprès des forces armées de la République argentine entre 1961 et 1971.



Nº 0710

Facultad de Educación

..., la cantidad

...), como contribución

...de 1954

ADOLFO P. GAETA

Mahieu eut son heure de gloire à partir de 1966 quand il devint le maitre à penser sur les questions sociale et syndicale auprès des jeunes professeurs de droit et de science politique, proches des militaires au pouvoir.

En 1968, Mahieu fonda, sous la tutelle des autorités, l'Institut des sciences de l'homme (Instituto de Ciencia del Hombre) de Buenos Aires et, à partir de cette date, va consacrer l'essentiel de son temps et de sa pensée à l'histoire archéologique de l'Amérique précolombienne et aux premiers contacts et échanges entre le Vieux Continent et le Nouveau Monde. N'est-il pas, lui-même, un lien vivant entre ces deux terres ?

Car l'essentiel est là. Mahieu avait quitté un continent pour un autre. Mais il n'était pas le seul. Bien évidemment, d'autres Européens avaient été obligés de quitter le Vieux Contient en 1945 mais d'autres, bien avant, avaient visité, voire s'étaient installés outre-Atlantique. Lorsque Mahieu retrouve la voie de l'Europe, c'est grâce à ses écrits. Pas à son *Précis de biopolitique* paru en 1969 avec l'aide du médecin hygiéniste québécois, Jacques Baugé-Prévost (1937-2017), éditeur pour l'occasion (Éditions Celtiques) marquant son inspiration par le scientifique français Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1912, controversé pour ses études d'essence biologique, mais à d'autres écrits moins politiques.

En effet, Mahieu retrouve l'Europe grâce à un lectorat passionné par les Vikings, les fameux « hommes du Nord ». Fondateurs en 911 de la Normandie, les Vikings ont essaimé dans le monde et les voyages commerciaux et de conquête se sont multipliés, à l'Est comme à l'Ouest. À partir de 1971, Mahieu publie en France, *Le Grand Voyage du Dieu-Soleil* puis *L'Agonie du Dieu-Soleil – Les Vikings en Amérique du Sud* chez Robert Laffont en 1974, *Drakkars sur l'Amazone* chez Copernic, en 1977, *L'Imposture de Christophe Colomb* toujours chez Copernic en 1979 et *Les Templiers en Amérique* chez Robert Laffont en 1980. *La Fabuleuse Épopée des Troyens en Amérique du Sud* paraîtra chez Pardès mais après son décès en 1998. Il est à noter qu'en 1977, Drakkars sur l'Amazone paraît au catalogue de la maison d'éditions proche de la revue *Éléments* et du GRECE (Groupement de recherches et d'études pour la civilisation européenne), Copernic. Cette maison d'édition qui publiera jusqu'en 1981 se développe à travers un certain nombre de « collections ». Ce livre paraît

dans le cadre de celle du « Réalisme fantastique » dirigée par le militant normand, Jean Mabire. Maît'Jean et Mahieu vont correspondre et se rencontrer en Argentine. Tous deux font partie du comité de patronage de la revue *Nouvelle École*. L'intérêt marqué de Mahieu pour les hommes du Nord, lui le Marseillais, va faire naître une amitié entre les deux hommes. Le « Dieu-Soleil » dont fait état Mahieu est une métaphore signifiant la présence d'hommes du Nord au cœur du continent américain, y compris dans son hémisphère sud : présentés comme des animaux fabuleux (comme le Serpent à plumes) ou de grands guerriers blancs, blonds, barbus, chauves (tout ce que les indigènes amérindiens, notamment imberbes, ne sont pas). Mahieu utilise, dans ses écrits, des images puissantes pour rapporter la présence de ces individus éloignés de leurs terres européennes. Comme lui.

Certains « voyageurs » étaient contraints, exilés de leur patrie pour faits graves comme Erik le Rouge (v. 940/950-v. 1003/1010), banni d'Islande pour meurtre qui fonda la première colonie européenne au Groenland ou Leif Erikson (v. 970/980-v.1020), son fils, qui installa les premières souches de population sur les terres encore plus à l'ouest du Vinland, que l'on situe sur l'actuelle Terre-Neuve, au Canada actuel. Et d'autres textes, que je reprends dans mon ouvrage consacré à Leif Erikson, en 2020 : *Leif Erikson ou la naissance de l'Occident* (Éditions d'Heligoland), indiquent une évolution des Vikings vers le Sud. Contraints de quitter leur terre, comme lui.

Et si les hommes du Nord de l'Europe découvrirent le Groenland puis le Nord du continent américain, pourquoi ne seraient-ils pas descendus plus au Sud, vers ces terres inconnues, bien avant Christophe Colomb. Mahieu va nous faire découvrir, notamment dans le numéro 24 de *Nouvelle École* (hiver 1973-74) les vestiges scandinaves qu'il découvre au Paraguay chez les Indiens Guayaki. Ces Indiens nomades viendraient-ils d'Europe ? L'histoire de ce groupe humain est étudiée, morphologiquement comme anthropologiquement, par Mahieu. Des controverses naîtront, des discussions verront le jour y compris parmi ses amis mais l'implication intellectuelle et physique de Mahieu est réelle. Il sera aidé dans ses recherches, notamment via son accord pour les fouilles et les études morphologiques in situ, par le président paraguayen Alfredo Stroessner (1912-2006).

Nous assistons à une véritable quête de l'Europe comme civilisation originelle d'une population sédentarisée en Amérique du Sud. Mahieu était devenu un Européen d'Amérique du Sud, il était un « **Viking contemporain** », celui qui avait suivi ceux de l'an Mil. Il a privilégié, dans ses recherches mais aussi dans certaines de ses amitiés les plus fidèles, comme celle de Jean Mabire, la voie du Nord. L'Atlantique, avec Mahieu devient une rivière entre deux mondes reliés par le temps et l'esprit.

Comme l'écrivait son ami de la revue belge *Kadath*, Patrick Ferryn, à laquelle il participait dans sa nécrologie, en 1991, Jacques de Mahieu était « **en route vers le Walhalla de ses chers Hyperboréens** ». À cet instant présent, Patrick Ferryn avait oublié que Mahieu avait opté pour Maria comme second prénom… Mahieu avait toujours su s'adapter en restant fidèle à ses idéaux.

Un an avant son décès, il participa à la campagne présidentielle de Carlos Menem (1930-2021), élu président de la République argentine en juillet 1989. Mahieu se mobilisait toujours, malgré ses difficultés de santé, pour le Parti justicialiste. Cent ans après sa naissance, en 2015, des militants nationalistes-révolutionnaires argentins commémorèrent le « Profesor » en collant de multiples affiches à travers le pays indiquant tout simplement : « Gracias Profesor ».

Il est des hommes dont l'énergie permet de modifier le destin. Essayons-nous à l'uchronie… Que serait devenu Jacques Girault en 1945 ? Condamné probablement, il n'aurait pas eu la carrière qu'il a eue en Argentine et ses publications dans les années 1970 auraient été marquées de l'opprobre « républicaine ». C'est seulement en 1992 que le centre Simon-Wiesenthal fit le rapprochement entre Girault et Mahieu et dénonça, par voie de presse, un « ex-collaborateur nazi » dans *Clarin*, un journal argentin (extrait de presse publié page 106 de la biographie de Mahieu publié chez Pardès). Il était tard.

Quoi que l'on pense de ses travaux, notamment sur la présence formelle et factuelle de Scandinaves en Amérique du Sud, on ne peut que rêver à cette épopée de conquête nordique vers l'Ouest du monde. Le rêve est le propre de l'homme, Mahieu nous a enchantés.

Et Jacques Girault ? Son frère, Yves Girault, a travaillé sur la *Calypso* avec Jacques-Yves Cousteau, amoureux de la Mer.

La Mer, le point commun des hommes dont la vision dépasse le large, comme Jean Mabire. Bon vent.

Franck Buleux

« Quoi que l'on pense de ses travaux, notamment sur la présence formelle et factuelle de Scandinaves en Amérique du Sud, on ne peut que rêver à cette épopée de conquête nordique vers l'Ouest du monde. Le rêve est le propre de l'homme, Mahieu nous a enchantés. »

Les Vikings de Jacques de Mahieu.

par Alain de Benoist

Jacques de Mahieu, de son vrai nom Jacques Girault, né à Marseille en 1915, fut un personnage assez étrange, dont le rôle a été un peu marginal, mais dont j'ai gardé un souvenir très vif. Exilé en Argentine à partir de 1946, cet ancien maurrassien deviendra proche du général Juan Perón et sera d'abord l'un des théoriciens du mouvement justicialiste. Il sera naturalisé argentin en 1973. Mais je ne raconterai pas ici sa vie, puisque l'on dispose maintenant de l'excellent ouvrage que lui a consacré Franck Buleux, bien connu des lecteurs de ce bulletin, qui est paru en 2018 [1]. J'apportera plutôt sur lui un témoignage personnel à partir de la volumineuse correspondance que nous avons échangée pendant quelque vingt années.

C'est d'ailleurs grâce à cette correspondance que j'ai entendu pour la première fois parler de lui, en l'occurrence lorsque je reçus, à l'adresse de la revue *Nouvelle Ecole*, une lettre datée du 27 mai 1970, dans laquelle il me disait, en se recommandant de son ami Saint-Loup (Marc Augier), vouloir prendre contact avec moi pour me parler des activités de son Institut de science de l'homme (Instituto de Ciencia del Hombre), créé deux ans plus tôt à Buenos Aires avec l'intention d'en faire, « **dans le domaine des idées, à la fois un centre d'études et un groupe de pression intellectuel** ». « **Dans le marais intellectuel et politique qu'est l'Argentine,** écrivait-il, **je travaille, envers et contre tous, dans la ligne qui est aussi la vôtre, entouré de quelques jeunes que j'ai formés au cours des dix dernières années et qui sont extrêmement sérieux et capables** ».

Il me disait avoir déjà publié « douze bouquins » rédigés en espagnol, en plus de son *Précis de biopolitique*, parmi lesquels un traité de sociologie générale, une philosophie de la nature (*Las naturaleza del cosmos*), un essai sur Maurras et Sorel, une théorie de l'Etat (*El Estado comunitario*), une étude du phénomène syndical (*Evolución y porvenir del sindicalismo*), un dictionnaire de science politique, ainsi qu'une brochure, *Fundamentos de doctrina nacional justicialista*, « **rédigée par moi à la demande de Perón, à qui on l'attribue généralement, ce qui est parfait** »…

Je lui répondis en lui envoyant quelques numéros de *Nouvelle Ecole*, dont il devait m'accuser réception le 2 août 1970 en saluant la « **haute tenue intellectuelle** » de la revue. « **Il y avait d'énormes lacunes dans l'enseignement de l'Action française,** ajoutait-il, **mais Maurras nous donnait la rigueur d'esprit nécessaire même pour nous écarter de lui sur tel ou tel point. Tout cela a été détruit systématiquement. Tout est donc à refaire. C'est la raison pour laquelle *Nouvelle Ecole* m'enthousiasme** » (25 août 1970 [2]). Dès cette date, il eut d'ailleurs le projet de faire paraître une édition argentine de *Nouvelle Ecole*, mais celle-ci n'a jamais vu le jour.

Peu après, il répondait positivement à ma proposition d'entrer au comité de patronage de *Nouvelle Ecole*, et quant à ses « titres », question sur laquelle je l'avais interrogé, il précisait : « **Licencié ès-lettres (philosophie), docteur en science politique, docteur en économie. Ancien professeur à l'Université de Buenos Aires, à l'Université nationale de Cuyo (Mendoza) et à l'Université du Sauveur (S.J., Buenos Aires). Ancien recteur de l'Université argentine des sciences sociales (Buenos Aires) et ancien doyen de sa faculté des sciences politiques** ». Mais

[1] Franck Buleux, *Jacques de Mahieu*, Pardès, Fontainebleau 2021.
[2] Les dates données entre parenthèses sont celles des lettres dont j'ai extrait des citations.

Jacques Girault, jeune homme à Marseille

il ajoutait, ironiquement : « **Il n'est peut-être pas utile d'ajouter que j'ai été fichu à la porte des trois premières universités mentionnées et que le gouvernement actuel a bouclé la quatrième…** » [3].

Au fils de nos échanges, toujours amicaux, il apparut très vite que nombre d'idées nous étaient communes, mais d'autres pas du tout. Il faut dire que Mahieu était un homme tout d'une pièce, qui par tempérament répugnait aux nuances et au langage fleuri. « **Nous n'avons pas, vous et moi,** m'écrivait-il le 16 août 1971, **tout à fait la même cosmovision philosophique** » ! Très attaché à des principes de bio-anthropologie remontant à l'entre-deux-guerres, il me reprochait, en bon homme de la vieille droite, mes tendances philosophiques (« **l'épistémologie provoque en moi une allergie incontrôlable** ») et « **culturalistes** ». Il n'aimait ni Wagner (un « homme à tubas ») ni Julius Evola (un « esprit fumeux »). Il trouvait Spengler « très daté », qualifiait Renan d'« esprit faux », se disait « horripilé » par Vilfredo Pareto et n'appréciait pas non plus la Révolution Conservatrice allemande « **dont les théoriciens ont été en partie responsables de la mort de l'Europe** » (31 mai 1982). « **Je redoute l'ésotérisme comme la peste** », disait-il aussi. Et il paraissait croire à l'hérédité de certains caractères acquis, sujet sur lequel il envisagea un débat dans les colonnes de *Nouvelle Ecole*.

Mais c'est sur ses travaux d'ordre anthropologique et archéologique que portait l'essentiel de nos conversations. Le 2 août 1970, il m'informait par exemple de son intention de publier un rapport anthropologique rédigé au retour d'une expédition chez les « Indiens blancs » du Paraguay, les Indiens Guayakis, et me proposait de le faire paraître dans *Nouvelle Ecole*, ce pour quoi je suis donnai mon accord. Il me précisait qu'il se proposait de faire au mois de septembre un nouveau séjour chez les Guayakis pour y rechercher des « inscriptions runiques », et pour justifier ses conclusions il avançait divers arguments : « **analyse complète des cheveux (section ovoïde chez tous les sujets), analyse de dermatoglyphes (même indice, à deux centièmes près, que chez les Norvégiens contemporains !** » (lettre du 29 octobre 1972).

« Il n'aimait ni Wagner (un «homme à tubas») ni Julius Evola (un «esprit fumeux»). Il trouvait Spengler «très daté», qualifiait Renan d' «esprit faux», se disait «horripilé» par Vilfredo Pareto. »

A la même époque, dans une lettre du 28 juin 1970, il m'indiquait avoir écrit un livre qu'il avait intitulé *Le grand voyage du Dieu-Soleil* : « **Je démontre, y compris à l'aide de preuves matérielles indiscutables, que des groupes vikings et islandais arrivèrent, séparément, au X^e siècle, en Amérique centrale et, plus tard, en Amérique du Sud, où ils créèrent les grandes civilisations "amérindiennes"** ».

[3] On était alors six ans avant la dictature (1976-1983) du général Videla et de sa junte militaire. En 1955, on le sait, le général Juan Perón avait déjà été renversé par un coup d'Etat militaire. Il devait revenir au pouvoir en septembre 1973, avant d'être à nouveau destitué par l'armée trois ans plus tard. Le « gouvernement actuel » dont parlait Jacques de Mahieu était le gouvernement de Roberto Marcelo Levingston, désigné en juin 1970 pour succéder à Juan Carlos Ongania, qui sera dès l'année suivante déposé à son tour par Alejandro Agustín Lanusse.

VICTOR PAZ ESTENSSORO

, saluda cordialmente al señor Jaime María de Mahieu y al expresarle su agradecimiento por la remisión de la obra intitulada "El Estado Comunitario", que ocupará destacado lugar en su biblioteca, le reitera las seguridades de su consideración más distinguida.

La Paz, 10 de Septiembre de 1962.

PRESIDENCIA DE LA REPUBLICA

Señor
JAIME MARIA DE MAHIEU
Av. Roque Saenz Peña 636
Buenos Aires-Rep. Argentina

Victor Paz Estenssoro salue cordialement M. Jaime Maria de Mahieu
et lui exprime sa gratitude pour l'envoi de l'ouvrage intitulé "L'Etat communautaire",
qui occupera une place de choix dans sa bibliothèque,
et lui renouvelle les assurances de sa considération la plus distinguée.
La Paz, 10 septembre 1962.

Sa thèse principale, dont il s'était convaincu après vingt ans de travaux, était en effet que les Vikings, après avoir colonisé le Groënland (*Grønland* « terre verte ») sous la conduite de l'explorateur islandais d'origine norvégienne Erik le Rouge vers 980-985, ainsi que le rapportent les sagas islandaises (*Eiríks saga rauða* et *Groenlendinga saga*), n'ont pas seulement atteint les rives de de l'Amérique du Nord, comme l'a prouvé la découverte, par Helge Instad en 1963, d'un campement viking à Terre-Neuve, confirmant ainsi les textes littéraires attribuant à Leif Eriksson, fils d'Erik le Rouge, la découverte du Vinland et du Markland, sur les côtes du Canada actuel, mais qu'ils se sont aussi dirigés vers l'Amérique du Sud où ils ont joué un rôle essentiel dans la floraison de certaines cultures précolombiennes, à commencer par celle des Incas. Les Vikings auraient aussi influencé les cultures nahuatl, maya, quitchoua, toltèque et aztèque. Ils seraient même allés jusqu'en Polynésie.

Jacques de Mahieu avait toutefois tendance à faire venir ses Vikings de Schleswig, non du Vinland ou du Groënland. Il situait aussi plutôt le Vinland dans le Massachusetts, et il assurait, pour expliquer l'existence des « Indiens blancs » Guayakis, que leurs ancêtres étaient des Danois venus de Tiahuanaco.

On peut aussi évoquer ici le mystère de la fin de la colonie viking au Groënland, qui comptait à son apogée environ 5 000 personnes, et qui a complètement disparu au XIV[e] siècle, vers 1350 pour la colonie nord, un siècle plus tard pour la colonie sud, pour des raisons toujours discutées (vague de sécheresse interminable ou au contraire survenue d'un petit âge glaciaire ? guerres locales avec les Inuits ?). Les premières missions venues de Scandinavie n'en ont retrouvé aucune trace et personne depuis n'en a plus entendu parler. La conclusion qui s'impose est que les Vikings habitant le Groënland en sont partis en masse, avec femmes et enfants. Que leur est-il arrivé ? La seule chose certaine est qu'ils ne sont pas revenus en Europe. Il n'y a donc que deux réponses possibles : soit tous leurs navires ont fait naufrage, ce qui est assez peu plausible, soit ils ont débarqué sur les côtes américaines et se sont infiltrés à travers les terres. Ce qui ouvre la voie à toutes les spéculations.

La civilisation inca prend naissance au début du XIII[e] siècle dans le bassin de Cuzco, dans l'actuel Pérou. Elle donnera naissance à un véritable empire s'étendant de la Colombie jusqu'à l'Argentine et le Chili. La légende veut que les Incas descendent d'un héros civilisateur nommé Manco Capac. Leur dieu principal était Huiracocha, aussi appelé Kon-Tiki, roi de la foudre et des tempêtes, représenté le plus souvent comme un vieil homme barbu portant une longue robe et transportant un sac. Au milieu du XX[e] siècle, l'anthropologiste norvégien Thor Heyerdhal voyait en lui un descendant de colons blancs barbus (la longue barbe ne correspond pas au système pileux des Indiens), adorateurs du Soleil, qui auraient fondé les principales civilisations de l'Amérique précolombienne. Chez les Aztèques, on retrouve des croyances semblables, avec le personnage du dieu Quetzalcoatl, parti autrefois dans la direction du Soleil en assurant qu'il reviendrait un jour. D'où la légende des « dieux blancs » dont on attendait le retour, et que les Amérindiens identifièrent, pour leur malheur, aux premiers conquistadors espagnols.

La thèse de Jacques Mahieu, si audacieuse soit-elle, n'était donc pas en soi absurde. Elle

Jacques de Mahieu au coeur des Amérindiens.

pouvait contenir au moins des éléments de vérité. Et comme il avançait un nombre d'arguments assez impressionnant, je dois dire que je fus assez séduit par son hypothèse, opinion partagée par plusieurs de mes amis

En 1970, Mahieu m'avait indiqué que *Le grand voyage du Dieu-Soleil* était en lecture chez Robert Laffont et qu'il avait une bonne chance de paraître dans la collection *« Enigmes de l'univers »*, dirigé par Francis Mazière (1924-1994), lui-même ethnologue et archéologue, et surtout spécialiste de l'Amazonie. Mais au dernier moment, Mazière préféra ne pas donner suite et livre parut finalement aux Editions et publications premières, animées notamment par Jacques Lanzmann. Cette édition déplut fortement à Mahieu, qui la jugea « **massacrée par l'éditeu**r » : « **Le texte est incomplet et bourré d'erreurs, et il manque les illustrations les plus importantes** » (15 février 1972). J'en fis néanmoins paraître un long compte rendu dans *Valeurs actuelles* du 3 janvier 1972, puis dans *Le Spectacle du monde* (texte repris par la suite dans *Vu de droite*, pp. 68-77).

C'est en fait son ouvrage suivant, *L'agonie du Dieu-Soleil. Les Vikings en Amérique du Sud*, qui paraîtra en 1974, dans la collection *« Les énigmes de l'univers »*. Jacques de Mahieu ayant l'habitude de réserver ses droits pour l'Espagne et l'Allemagne, il y en aura aussi une édition allemande publiée chez Grabert, à Tübingen, ainsi que plusieurs éditions espagnoles. Mahieu fera aussi paraître des articles dans la revue belge *Kadath*, dirigée depuis 1973 par Ivan Verheyden, qui se présentait alors comme la « **première et unique revue en langue française à être entièrement consacrée au réalisme fantastique en archéologie** » [4].

Le 19 octobre 1970, Mahieu me rendait compte de son second séjour au Paraguay, au cours duquel il avait été reçu en audience spéciale par le président Stroessner : « **Nous avons relevé les inscriptions runiques dont nous connaissions l'existence – elles sont bel et bien runiques, et certains mots pourront peut-être en être traduits – et, surtout, nous avons commencé des fouilles dans un gisement de poteries guayakíes. Une des pièces que j'ai déterrées moi-même porte à la fois une douzaine de lettres runiques et six magnifiques caractères "rongo-rongo" de l'île de Pâques. C'est la première preuve matérielle d'un contact pré-colombien entre l'Amérique du Sud et la Polynésie** ».

[4] La revue *Kadath* a cessé de paraître en juillet 2013. Elle a été remplacée par un site Internet. Ce sont trois de ses collaborateurs, Nicole Torchet, Patrick Ferryn et Jacques Gossart, qui publièrent en 1978 un livre sur *L'affaire Glozel* aux éditions Copernic.

[5] Jean-Claude Valla, *La civilisation des Incas*, Famot, Genève 1976.

[6] Jacques de Mahieu recevait volontiers à Buenos Aires ceux de nos amis qui avaient l'occasion de s'y rendre et qui le contactaient de ma part. En 1977, ce fut le cas de Roger Lemoine, ancien président du GRECE, et de Patrice de Plunkett, à qui il servit de pilote dans la capitale argentine. Celui-ci lui avait remis de ma part le livre *Vu de droite* que je venais de publier, et qu'il parut apprécier, à l'exception du titre : « **Non, bien sûr, vous n'êtes pas de droite, avec les bourgeois capitalistes et conservateurs !** » (7 mai 1977). Peu après, Patrice de Plunkett prendra, à notre demande, la rédaction en chef du *Figaro Magazine*, créé conjointement par Louis Pauwels et Robert Hersant.

Jaqcues de Mahieu fit encore bien d'autres expéditions, au Brésil notamment, mais surtout au Paraguay, où il jouissait de quelques appuis locaux. Son enthousiasme ne fléchissait pas : « **Mes dernières recherches au Paraguay ont donné des résultats que je n'aurais jamais osé imaginer. En particulier, une image d'Odin, sans parler d'une vingtaine d'inscriptions traduites. Mais ce n'est rien encore. Je viens de recevoir des informations de première main sur un groupe de tumuli vikings** » (12 septembre 1972). De mois en mois, il m'annonçait des découvertes de plus en plus extraordinaires : des drakkars, des « **runes secrètes** », des dolmens « **nordiques** » et des abris sous-roches, des statues « **norroises** », des marteaux de Thor, des « **milliers d'inscriptions runiques** » (25 novembre 1973), un site en tous points identique à celui des Externsteine, un poste viking à Yvytyruzu, etc.

C'est à cette époque, ses projets de voyage à Paris ne s'étant jamais concrétisés, que j'ai enfin eu le plaisir de faire sa connaissance. C'était en septembre 1974 à Montréal, à l'occasion d'un colloque de médecine naturelle organisé par Jacques Baugé-Prévost, auquel participait aussi la spécialiste de yoga Eva Ruchpaul. Nous eûmes bien sûr des entretiens chaleureux. Au physique, Jacques de Mahieu était un homme assez sec, aux cheveux coiffés en arrière et plaqués sur le crâne, que j'aurais bien vu jouer dans un film mexicain des années 1950.

L'année suivante, à nouveau rentré du Paraguay, Mahieu m'annonçait de nouvelles trouvailles : une forteresse dominant le río Aquidabán, les soubassements d'un gros village identifié par trois inscriptions runiques, une probable nécropole où il espérait retrouver les restes du « **roi blanc Ipir** », une dague viking retrouvée « **plantée dans la poitrine de la momie d'un homme blanc** » (11 mai 1976), etc. C'est surtout de cette « nécropole viking » qu'il attendait le plus, mais à son grand regret il n'a jamais pu trouver les moyens techniques (foreuse, excavateur, perforatrice pneumatique) qui lui auraient permis d'en forcer l'entrée à une profondeur suffisante, en dépit de la mise à sa disposition d'un Unimog par la firme Mercedes-Benz.

Notre ami Jean-Claude Valla s'était lui aussi passionné pour les découvertes de Jacques de Mahieu. Il avait rédigé pour la revue *Historama* un grand article sur « **Les Vikings en Amérique du Sud** » et s'était efforcé de mettre Mahieu en contact avec des journalistes de *Paris-Match*. Et surtout, il avait fait largement écho à la thèse d'une présence viking en Amérique du Sud dans un livre sur la civilisation inca, qui fut publié en 1976 [5]. La même année, au mois de septembre, il s'est même rendu en personne au Pérou en compagnie de Michel Marmin. Sur la route de l'aller, ils eurent l'occasion de rencontrer Jacques de Mahieu et d'avoir avec lui de longues conversations [6]. Je dois à la vérité de dire qu'ils revinrent de leur voyage au Pérou un peu déçus, non par les sites qu'ils avaient visités, mais par le fait de n'avoir pas trouvé autant d'éléments corroborant les thèses de Mahieu qu'ils l'avaient espéré.

La création par nos soins des éditions Copernic, à l'automne 1976, fournit l'occasion de faire paraître dans notre pays deux nouveaux livres de Jacques de Mahieu. Le premier, *Drak-*

Jacques de Mahieu au Paraguay

kars sur l'Amazone. Les Vikings de l'Amérique précolombienne, paru en 1977 dans la collection « *Réalisme fantastique* », reprenait, avec un certain nombre d'ajouts, l'essentiel des ouvrages précédents. Le second, *L'imposture de Christophe Colomb. La géographie secrète de l'Amérique*, en 1979, aurait normalement dû être publié chez Laffont par Francis Mazière, mais celui-ci préféra se désister au profit de Copernic, raison pour laquelle il fit suivre directement le manuscrit à Jean Mabire, avec qui il entretenait des relations amicales.

Il faut en effet rappeler que Jean Mabire a dirigé le programme éditorial des éditions Copernic d'octobre 1976 à juin 1977, date à laquelle il fut remplacé par Jean-Claude Valla, puis par Gérard Landry. C'est à ce titre qu'il avait lui-même corrigé les épreuves de *Drakkars sur l'Amazone*, ce dont Jacques de Mahieu s'était dit « enchanté ».

Le 30 octobre 1976, Mahieu m'indiqua avoir reçu et lu « **avec plaisir, comme toujours** […] **quelques lignes fort cordiales de Jean Mabire** ». Ce fut le début d'une correspondance entre les deux hommes, qui devait quelques années plus tard déboucher sur une rencontre personnelle. Le 22 décembre 1976, Mabire écrit ainsi à Jacques de Mahieu : « **Grâce aux récits de Jean-Claude Valla, je vous connais un peu mieux désormais. L'écrivain devient donc aussi, de plus en plus, un ami** ». Le 13 février 1977, Mahieu adressait une longue lettre à Jean Mabire pour lui donner des informations de première main sur les combats de 1945 à Colmar et sur la mort d'Eugène Deloncle, l'ancien chef de la Cagoule. Il lui disait se servir, pour son courrier, de la vieille machine à écrire « historique » que « **Saint-Loup emporta avec lui à 60 km de Moscou…** » Dans une lettre du 14 avril 1977, il saluait chez Jean Mabire son « **goût normand et immodéré pour la navigation** ». Le 11 mars 1982, enfin, il m'écrivait : « **J'ai eu, il y a quelques jours, le plaisir de recevoir la visite de Jean Mabire. Ce ne sont pas les sujets de conversation qui nous ont manqué !** » « **Nous sommes aussi différents que possible**, ajoutait-il, **mais l'accord a été parfait sur tous les points** ».

C'est Jean-Claude Valla qui avait donné comme titre *L'imposture de Colomb*, qu'il jugeait plus « vendeur », au livre que Mahieu avait simplement intitulé *Géographie secrète de l'Amérique*. L'auteur n'en fut guère satisfait, craignant qu'on prenne pour « **un pamphlet ce qui veut être un ouvrage scientifique** » (1er octobre 1978). Nous eûmes durant l'été et l'automne 1978 de nombreux échanges à ce sujet. Mahieu, finalement, se résigna.

Ses livres publiés chez Copernic n'eurent malheureusement pas le succès escompté. Prisonnières du système de diffusion Hachette, qui imposait la publication d'au moins 25 titres par an, dont on ne pouvait connaître les chiffres de vente qu'au bout d'un délai incroyablement long, les éditions se trouvèrent elles-mêmes bientôt en difficultés. Elles finirent par déposer leur bilan et furent remplacées par les éditions du Labyrinthe.

Jacques de Mahieu n'en ralentit pas pour autant ses activités, bien au contraire. A la fin de l'été 1978, il envisageait de repartir au Paraguay pour « **filmer les principaux sites vikings du pays** » (2 septembre 1978). En novembre 1979, il alla dans la Cordillère des Andes argentines et m'assura en avoir rapporté « **de magnifiques inscriptions pré-runiques** » (4 décembre 1979). Il y retourna encore, à l'été 1980, pour un séjour de six semaines dans les Nord-Ouest argentin, d'où il ramènera « **un bloc de pierre de plus de 300 kg, qui porte deux lignes de runes et une quinzaine d'inscriptions pré-runiques du plus haut intérêt** » (27 septembre 1980).

Mais bientôt, les Vikings ne lui suffirent plus. Toujours porté par l'enthousiasme (et aussi, il faut bien le dire, par la nécessité de publier de nouveaux livres pour s'assurer d'un minimum de rentrées pécuniaires), il élargit le champ de ses hypothèses et se mit en tête qu'il était aussi possible de découvrir en Amérique du Sud les traces des Templiers et même celles des Troyens ! Il se lança donc dans la rédaction d'un livre sur *Les Templiers en Amérique*, auquel s'ajoutèrent bientôt deux ouvrages sur les Troyens, *Les héritiers de Troie* et *Les Troyens retrouvés*. Devait encore s'y ajouter une vaste fresque sur *Les civilisateurs du monde. De Cro-Magnon en Amérique* qui, sauf erreur, n'a jamais vu le jour.

En raison de notre situation financière, nous aurions été bien incapables d'éditer *Les Templiers en Amérique* – ce dont Mahieu se dit fort marri, allant jusqu'à parler de « sabotage » et d'« **assassinat de ses livres** » (3 juillet 1980). L'ouvrage, heureusement, put paraître en 1981 chez Robert Laffont, toujours dans la collection *« Les énigmes de l'univers »*, non sans avoir été préalablement refusé aux éditions du Rocher. Quant aux livres sur les Troyens, parus en Allemagne en deux volumes distincts, les éditions Pardès donnèrent en octobre 1989 leur accord pour en publier au moins un, qui ne sortit que près de dix ans plus tard, en 1998, sous le titre *La fabuleuse épopée des Troyens en Amérique du Sud*.

A partir de 1983, il faut bien le dire, mes relations avec Jacques de Mahieu se sont un peu refroidies, tant mon scepticisme grandissait au fur et à mesure que son enthousiasme s'emballait et que son champ d'intérêts s'élargissait. Mahieu ne comprenait pas ce scepticisme. Il s'irritait aussi que nous utilisions le terme d'« hypothèses » pour qualifier ses conclusions. Quand je lui faisais part de mes doutes, ou m'étonnais qu'aucun vrai spécialiste n'ait jamais souscrit ne fût-ce qu'à une partie de ses conclusions, il me reprochait de ne pas vouloir admettre l'« évidence » ou bien affichait une incompréhension obstinée à mes arguments. La

façon dont il assurait avoir découvert au Paraguay (Sete Cidades) une véritable réplique des Extersteine alors qu'il ne connaissait le site original que par des photos, ses spéculations sur une « nécropole viking » dans laquelle il n'a jamais pu pénétrer, ses affirmations sans nuances sur le caractère « runique », « pré-runique », « runoïde », voire « **runique dégénéré** » [7], de signes tracés sur des murs ou des objets qui me paraissaient bien souvent n'être de hasardeux gribouillages, entretenait ma réserve. Concernant son interprétation des signes « runiques », en particulier, j'étais un peu effaré du fait qu'il s'était d'abord appuyé sur les conclusions d'un « runologue » d'occasion, qu'il qualifiait de « camarade de guerre », mais aussi de « garçon farfelu » (il s'agissait en fait de Maurice Martin, qui vivait alors au Cap d'Ail), avant de s'en remettre à l'avis d'un « professeur » Hermann Munk, dont aucun spécialiste n'a jamais entendu parler. C'était d'autant plus gênant que Jacques de Mahieu n'avait lui-même qu'une connaissance très limitée de la langue allemande et aucune des langues scandinaves. François-Xavier Dillmann, plus sceptique encore que moi, envoya à Mahieu une lettre que celui-ci jugea à la fois « **aimable et insolente** ».

Ajoutons encore que les progrès récents de la paléogénétique, qui certes n'existait pas encore à l'époque de Jacques Mahieu, n'ont jusqu'ici apporté aucune confirmation décisive à sa théorie sur le caractère en partie « nordique » de certaines populations indiennes d'Amérique.

Cela n'a toutefois pas empêché notre correspondance, toujours amicale, de se poursuivre. Et cela ne m'a pas non plus empêché de revoir personnellement Jacques de Mahieu à Buenos Aires. Notre seconde rencontre eut lieu en effet entre le 23 juillet et le 1er août 1986, à l'occasion d'un de mes voyages en Argentine, où j'avais été invité par Enrique Gilardi Novaro pour donner une série de conférences, accompagnées de nombreux interviews dans la grande presse locale. Mahieu, qui ne connaissait pas ceux qui m'avaient invité (et ne les appréciait guère), me donna l'impression d'avoir sérieusement vieilli. Je compris aussi qu'il vivait dans un extrême dénuement, sa situation matérielle étant encore aggravée par l'état de l'économie argentine qui avait à cette époque plongé un fois de plus dans le désastre.

Au cours de mes conversations avec lui, je l'avais interrogé sur les Français réfugiés comme lui en Argentine avec lesquels il était en contact. Il m'avais dit n'avoir pas connu personnellement Olier Mordrel, mais être en étroites relations (les deux hommes se tutoyaient) avec William Gueydan de Roussel, l'ancien secrétaire de Bernard Faÿ, qui habitait en Patagonie, et surtout avec Jean Azéma, ancien Camelot du Roi, puis cagoulard, collaborateur de *Je suis partout*, qui travailla sous l'Occupation à Radio-Paris avant de s'engager en 1943 dans la division SS Wallonie en raison de son amitié pour Degrelle. Arrivé en Argentine en 1948, il était dans les années 1970 chargé, pour l'Argentine, de la publicité du groupe *L'Oréal* [8].

La dernière lettre que m'a envoyée Jacques de Mahieu était datée du 25 juillet 1990. Il m'y exposait ses problèmes de santé, consécutifs à une grave intervention chirurgicale (anévrisme de l'aorte). Il est mort quelques mois plus tard, le 4 octobre 1990, à l'âge de 74 ans. Son décès m'a été annoncé par sa femme, Florence, née de Bisschop.

Et les Vikings en Amérique du Sud ? Agnostique sur la question, je crois qu'il faut souhaiter que le problème fasse l'objet de nouvelles études – avec des méthodes plus rigoureuses.

Alain de Benoist

Jacques de Mahieu, le « Professor » toujours présent en 2015 !

[7] Lui ayant très tôt fait part de mes doutes sur le caractère « runoïde » de certaines inscriptions qu'il avait trouvées au Paraguay, Mahieu m'avait répondu que celles-ci « **proviennent de Nordiques dégénérés et analphabètes** » (29 octobre 1972) !

[8] Son fils, l'historien de gauche Jean-Pierre Azéma, est l'auteur de plusieurs livres sur l'Occupation.

Souvenirs personnels sur les échanges et influences, entre les deux auteurs Jean Mabire et Jacques de Mahieu…

par Katherine Hentic-Mabire

Jean et Katherine Mabire, 1977.

Souvenirs très lointains mais vifs, car ce sont les belles et premières années non prévues en région parisienne après un mariage précipité : Jean qui se voulait alors en retrait du monde, en Cotentin, venait cependant d'accepter, à l'automne 1976, de prendre la direction de collections dans la toute nouvelle maison d'éditions Copernic, proche du GRECE ou *Nouvelle Droite*, située dans le XVIe arrondissement à Paris. Or… Jean et moi venions de nous rendre compte, lui en Cotentin, moi dans les Côtes d'Armor, que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Exit donc tous projets de vie hors Paris. Nous nous mariâmes civilement à la hâte et à la fin de l'année, nous nous installâmes, en un premier temps, dans la « garçonnière » de Jean, située à deux pas des éditions Copernic. Nous étions prêts à oeuvrer, de tous côtés, je venais d'obtenir ma mutation sur Paris. Je ne savais pas que j'allais vivre plus de 6 ans de vie intense ; aux multiples rebondissements, en région parisienne, années que je n'ai pas DU TOUT regrettées, vie familiale, sociale et professionnelle, car nous fûmes très entourés.

C'est exactement dans ce laps de temps que se consolidèrent les liens tissés, au travers des océans, entre Jacques de Mahieu et Jean Mabire, compte tenu d'affinités dans leurs recherches et d'une certaine conception du monde. Des êtres se reconnaissent et s'entrecroisent dans leurs recherches, sur différents continents, sous différentes latitudes.

Cette année-là 1976, comme depuis de nombreuses années, n'oublions pas le succès du *Matin des Magiciens* en 1960 de Jacques Bergier et de Louis Pauwels chez Gallimard, collection *Blanche* et de la revue *Planète* : un intérêt se poursuivait pour le réalisme fantastique, les civilisations perdues, l'ésotérisme, l'occultisme etc.. Cet engouement s'est accéléré avec l'arrivée des générations bénéficiaires des *Trente Glorieuses.* [1]

[1] Inutile de préciser que de nos jours cet engouement n'a plus rien à voir : car mieux vaut vivre de rationnel ras les pâquerettes, de vernis scientifique, de la technique robotisée pour tous. Le monde n'est plus du tout le même : inutile de penser, de découvrir par soi même. Pour la connaissance et le savoir : Internet est là ! Les intérêts, de la majorité de l'humanité embourbée dans les difficultés d'un mondialisme hors sol niant les véritables besoins basiques et culturels des populations, ne peuvent être satisfaits, alors tentez d'aller aux sources, qu'est ce ? Donc, je vous parle d'un temps que… Le commun des mortels, aujourd'hui, considère ce genre d'intérêts comme un luxe joyeux et fantaisiste pour faire fonctionner les méninges, ce genre de recherche sur l'humanité de la plus longue mémoire n'étant réservée qu'aux experts spécialisés et financés ! Oui nous devons vivre dans le rationnel, c'est ainsi que se prépare l'avenir de l'homme.

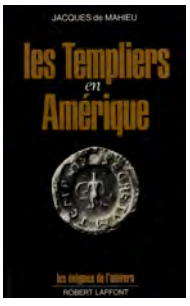
Les deux J. M. ne seront pas étrangers, à titre de référents, à la revue belge *Kadath* – première parution, mars 1973, il est remarquable que la revue continue d'exister, hélas uniquement sous la forme informatique. Certains passionnés la poursuivent, bénévolement, depuis son début et ont dû gérer l'air du temps pour pouvoir garder le lectorat nécessaire en cette nouvelle ère informatique, sans perdre un pouce de profondeur dans les études qui s'alourdissent. La Collection, en tout point mérite d'être sauvegardée.

Mais que dire de la célèbre collection *Noire*, les énigmes de l'Univers, chez Robert Laffont, noire pour évoquer le mystère ? , et où se côtoient *le pis et meilleur*, comme disait Jean, dirigée cependant par un chef charismatique : Francis Mazière mène la danse sur les thèmes des mystères de l'Histoire et des Civilisations, de l'ésotérisme, de l'occultisme, du fantastique. Mazière est une personnalité de référence et d'exploits. C'est lui qui a ouvert le bal en 1965 chez Robert Laffont avec son fabuleux *Fantastique Ile de Pâques : Des yeux regardent les étoiles*. C'est aussi un spécialiste de l'Amazonie, de la Polynésie et plus. Maziére est un grand ami de Jean et de longue date, du temps de Saint Germain des prés et de Claude Luther ! Et pour l'anecdote, n'oublions pas que dans le film *Rendez-vous de Juillet* de Jacques Becker de 1949 – époque d'après guerre, si chère au cœur de Jean pour la liberté de pouvoir vivre sa jeunesse, en faisant le plein d'amitiés diverses et solides qui perdurèrent –, Mazière tient le rôle de Fréderic, membre de l'expédition qui se monte, petit rôle prémonitoire, auprès de Daniel Gélin. Francis est allé, lui aussi, toute sa vie au bout de ses rêves, exprimant ses multiples talents

Donc, dans cette collection *Noire*, deux livres se suivent à moins de 3 ans… et quelque part se complètent et ce n'est que le début.

- *L'agonie du Dieu Soleil : les Vikings en Amérique du Sud* de Jacques de Mahieu en 1974
- *Thulé : le soleil retrouvé des hyperboréeens* de Jean Mabire en 1977

Et trois années plus tard, *les Templiers en Amérique* de Jacques de Mahieu en 1980, mais c'est la fin, déjà, des énigmes de l'Univers. Au nombre de ses titres, elle a bien donné.



Tous ces apparentements ne sont pas un hasard. Nul doute que c'était le même soleil de la plus longue mémoire venue du Nord, que poursuivaient les deux auteurs.

Oui les deux auteurs se connaissent, dans le cadre de leurs recherches et œuvres, l'espace maritime qui les sépare est compensé par d'autres moyens, dont la documentation. Je pense que de Mahieu, isolé de ses racines par la force des choses de la vie, a plus suivi les travaux de Jean ; par contre pour ce si ancien nouveau monde, méconnu, il a été un révélateur de choc, en ce qui concerne, notamment, les routes maritimes et les implantations de civilisations venues du Nord. Jean s'est senti très rapidement concerné !

Le livre sorti en 1974 sera un déclic en Europe. En dépit de ses livres et recherches, de ces travaux conséquents divers sur toute l'Amérique du Sud et de sa présence active quasi institutionnelle en Argentine – donc très connu en Amérique du Sud – Jacques de Mahieu y oeuvrant depuis 1946, est inconnu dans son propre pays d'origine la France. Sur le vieux continent au début des années 1970, alors que Paris continue à être la capitale de l'intellect… se regardant le nombril certes, Alain de Benoist, faisant partie d'une intelligentsia autre, a le génie de vouloir et pouvoir ouvrir les horizons sur des personnages « étrangers », inconnus du public, mais qu'il connaît pour leurs thèses originales mais solides. C'est ce qu'il fera dans cette même décennie pour de Mahieu, le grand professeur d'Argentine, qui ne porte plus son nom de naissance français : Girault, mais a toujours sa famille proche en France (à Marseille et environs). Certains enfants de Mahieu sont venus, à ma connaissance, rendre visite à leur famille, leur grand-mère et leurs oncles. Ils affectionnent, particulièrement leur oncle Yves Girault – Xavier-Marie est fier de sa réussite –.

Effectivement cet oncle est un as reconnu de la plongée sous-marine, ayant innové auprès du Commandant

Jacques de Mahieu, jeune militant royaliste.

Cousteau, il a permis des premières pour le *Calypso* ! Exerçant dans la cité phocéenne en homme très aisé, fondateur de l'exploration sous-marine, sa conception d'un couteau de plongée d'acier spécial est encore une référence. Passionné de nouvelles techniques ; il en invente certaines et son atelier est célèbre. C'est grâce à elles, qu'il peut découvrir des fonds marins inconnus. Il est décédé la même année que Jean-Yves Cousteau, en 1997. Que de correspondances dans les destins de deux frères… Est-ce une histoire de gènes dans les familles Girault et Cousteau, et la manière différente de les utiliser ?

En ce temps-là, la brillante revue *Nouvelle École*, fondée par Alain de Benoist en 1968, se veut d'un intellectualisme élitiste sur de grands sujets de société ou de civilisation, et c'est dit : *études en profondeur dans tous les domaines de la connaissance et de l'histoire des idées, de l'archéologie à la biologie, en passant par la sociologie, la littérature, la philosophie ou l'histoire des religions*. Les Universitaires de tous pays y seront légion. Mabire y fera figure d'exception, Mahieu de référence. *Nouvelle École* poursuit toujours son chemin, grâce lui soit rendue !

Comme je le disais en situant la temporalité de l'époque Gréciste et le démarrage des éditions Copernic en 1976, Alain de Benoist, qui connaissait aussi *de visu* Jacques de Mahieu – lors de rencontres dans des congrès, probablement – et le recherchait en qualité de référent, pour ses solides diplômes et ses découvertes intrigantes en Amérique du Sud, va faciliter – sans le savoir, peut être, car il était soucieux de privauté – les rencontres avec Jean Mabire.

Pourquoi a-t-il suggéré le nom de Jean Mabire (cofondateur des éditions Copernic) et demandé à Jean – son « ancien vieux mentor » du temps de Fabrice Laroche, de *Valeurs actuelles* –, de rejoindre Copernic pour le démarrage des éditions, et particulièrement, d'assurer la direc-

tion des deux collections *Réalisme fantastique* et *Maîtres à penser*? Certainement parce qu'il sait que Jean est un « bon cheval », je pense, et un référent sérieux tout de même. Jean a beaucoup de relations et s'intéresse aux manuscrits reçus ou présentés, à la marche du monde en littérature. Il a, tout au long de sa vie, été critique littéraire dans différents journaux : il sait juger, orienter vers les bonnes collections, les bons éditeurs. En cette année 1976, de Benoist, lui, achève et prépare la sortie de bonnes conditions de son V*u de Droite*, aux éditions Copernic – un pavé, pour 1977.

L'Instituto de Cienciadel Hombre

Depuis la fin des années 60, moment où il fonde l'**Institut des Sciences de l'Homme** à Buenos Aires (C'est de l'*Instituto de Cienciadel Hombre*, Hipolito Yrigoyen 723, of 21, 1086 Buenos Aires, qu'il poste ses courriers), de Mahieu est devenu un homme très respectable, aux compétences multiples, pour et dans son pays d'asile. Il a de bonnes méthodes… Il n'est pas encore naturalisé argentin, c'est pourquoi l'institut est déclaré fondé par un chercheur français, Jacques de Mahieu : il en est le directeur. Ses capacités sont reconnues, c'est un grand professeur, au départ de philosophie, avec de nombreuses spécialisations dans les sciences humaines, toutes complémentaires, un chercheur, un archéologue de formation et de passion, faut-il ajouter ethnologue, anthropologue, sociologue… Il a cumulé les diplômes dans son nouveau pays, les a fait fructifier à tous niveaux, lors de ses hautes activités. Il a de l'entregent. L'on comprendra mieux qu'il désire, la soixantaine arrivant, faire connaître, au monde, les découvertes faites dans toute l'Amérique du Sud, et défendre ses thèses. Il pense à l'intelligentsia parisienne et européenne, avec intimement, certainement, la nostalgie de son ancien pays et de la vieille Europe. L'accompagnement de Alain de Benoist le servira bien aussi.

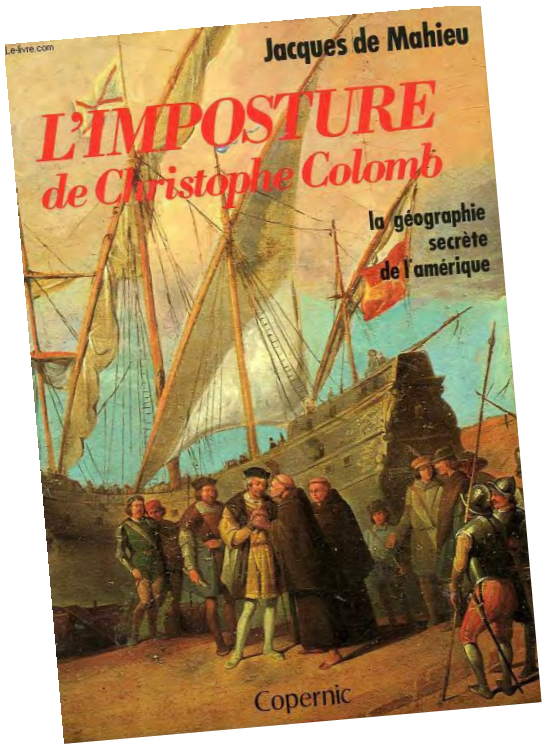
Entre 1972 et le début des années 80, il fit un certain nombre de voyages en Europe dont la France.

À la fin 1976, sont donc, en attente aux éditions Copernic, deux manuscrits de lui, reçus en mains propres, je crois…

Le premier, qui s'intitule *La géographie secrète de l'Amérique avant Colomb,* doit sortir au printemps 1977. Beau titre, la fiche de présentation de Jean est celle-ci :

- **L'auteur :** Directeur de l'Institut de science de l'homme de Buenos Aires, ancien recteur de l'Université de Buenos Aires, professeur de science politique et de sociologie, l'auteur s'est fait connaître par ailleurs, par d'importants travaux dans le domaine de l'archéologie et de l'étude de l'Amérique précolombienne. Il a publié, tant en France qu'en Allemagne et aux États-Unis, des ouvrages dans lesquels il avance l'hypothèse audacieuse d'une présence scandinave en Amérique du Sud avant l'arrivée de Christophe Colomb, et notamment *Le grand voyage du dieu soleil* (Éditions Spéciales), *L'agonie du dieu soleil* (Laffont) , etc
- **Le livre :** Après avoir étudié des documents inédits à ce jour, qui se trouvent dans diverses Universités et Instituts scientifiques étrangers, l'auteur affirme que l'Amérique connue en Europe dès les alentours de l'an 1000-1100, se trouve représentée de façon assez précise sur de nombreuses cartes et plusieurs cartulaires établis notamment à la suite d'expéditions normandes. Ces documents auraient été connus de Christophe Colomb lors de son départ, en 1491-92.

Jacques de Mahieu présente ses découvertes d'une façon très attrayante et en s'adressant à un large public.



En fait le livre ne sortira pas comme prévu en 1977, il ne sortira qu'en 1979 sous le titre différent de *L'Imposture de Christophe Colomb. La Géographie secrète de l'Amérique*. Éditions Copernic, titre plus « hard », Jean n'est plus aux commandes depuis longtemps…

C'est l'autre livre, *Drakkars sur l'Amazone,* qui sortira au printemps 1977 et qui aura immédiatement des critiques positives dans les différents journaux, de droite bien sûr !

Le public fut sensible à cette remontée par les Vikings du fleuve Amazone, surtout par les preuves apportées, voyages sur le terrain, photos, etc, ainsi qu'aux titres universitaires et à la renommée de l'auteur.

À propos des deux livres et de ceux qui ont suivi, je serai succinct, d'autres mieux que moi connaissent les routes maritimes des Vikings et plus généralement des navigateurs, et mieux que moi encore des civilisations pré-colombiennes. Des connaisseurs spécialistes et archéologues des civilisations « perdues » d'Amérique du Sud peuvent porter un jugement sur les livres vulgarisateurs de de Mahieu. Mais il ne fait aucun doute que des peuples du grand Nord européen dits Vikings (l'aventure, la navigation d'Eric le Rouge, le banni, puis de son fils Leif ne sont pas banales) ont découvert l'Amérique du Nord par la seule voie existante, la voie maritime, et s'y sont implantés vers l'an 1000, au Vinland, et plus bas aussi. Qu'ils aient atteint l'Amérique centrale et se soient implantés au Mexique apparaît plus que possible…

Sur la découverte des Amériques par les Vikings, rien ne me surprend, tant on connaît leur goût et besoins d'étendre leur territoire, tant à l'ouest à l'est. Ils construisaient des bateaux qui pouvaient avoir des vocations différentes : ils pouvaient tout à la fois longer les côtes et voguer en haute mer. De plus, ils possédaient leur fameuse *pierre du soleil*, cette calcite transparente d'Islande : ce cristal pouvait les orienter, par temps très nuageux, « **à la poursuite du soleil** », même quand il n'y en avait pas. Leur boussole. Nul doute pour moi, vu leurs capacités à s'orienter… et à s'implanter, qu'ils ont pu aussi découvrir très tôt l'Amérique du Sud, en son immensité, en tous les cas bien avant Christophe Colomb et la conquête espagnole.

Connaissant les prouesses des navigateurs avec de simples anciens outils de navigation, je ne suis pas étonnée que d'autres peuples d'Europe, pour le commerce notamment, aient déjà abordé l'Amérique et que les cartes précieuses dessinées aient bien facilité la tâche de Christophe Colomb !

Les grandes migrations existent depuis le fond des âges vers des territoires nouveaux, et aussi par la mer, plus vaste, que les terres sur notre planète, même avec de simples radeaux.

« D'une grande civilité, et réserve apparente, se ressentait pourtant un décalage de temps et… de continent : il faisait partie maintenant de ce monde argentin de grande classe intellectuelle, politiquement engagé ; monde légèrement figé dans un autre temps. De régime glorieux, discret, trop. »

Durant l'ascension de la société de pensée Gréciste, s'exprimant par la voie de multiples supports, donc dans les années dont je vous parle, des intellectuels reconnus et actifs, des cadres entreprenants, des self-made-man, des experts toutes spécialités etc.., et, dans ce

bouillonnement intellectuel intense, beaucoup de gens jeunes et de très jeunes gens, forment des réseaux partageant une certaine vision du monde, prêts à prouver leurs compétences dans la société civile, à saisir les opportunités. Réfléchir, entreprendre, fonder, de maîtres mots, je me souviens, nos âges en petit plus ou petit moins étaient les mêmes mais tous, me semblent t'ils, étaient curieux, prêts à voir et rechercher différemment que ce que leur proposait la société ambiante post soixante-huitarde. Jean, d'âge certain– il fêtait aussi ses 50 ans pour la cérémonie sacrée de notre mariage, en 1977, où beaucoup de ces personnes assistaient – était un de leurs auteurs, référent et recherché. L'auteur fréquentait aussi les amis de SA génération, des contemporains très actifs, aussi dans les débats d'idées se rejoignaient. L'action conserve paraît-il

Jacques de Mahieu était plus âgé encore, 12 ans de plus que Jean, lorsqu'il devint un auteur des Éditions Copernic. J'avais détecté chez lui une certaine ressemblance physique, au même âge, avec le Comte de Paris, Henri, fils du Duc de Guise, lié au principal mouvement monarchiste en France, donc à Maurras de l'*Action Française,* ce qui m'interpellait ! Une autre époque, vraiment… D'une grande civilité, et réserve apparente, se ressentait pourtant un décalage de temps et… de continent : il faisait partie maintenant de ce monde argentin de grande classe intellectuelle, politiquement engagé ; monde légèrement figé dans un autre temps. De régime glorieux, discret, trop. Il venait d'obtenir la nationalité argentine. Il était donc argentin, même s'il devait ressentir le poids de ce très long exil. Ses travaux de recherche très sérieux, avec des équipes de travail, souvent à ses frais, lui étaient précieux voire indispensables et changeaient du pouvoir et de la politique. Ses découvertes, plus métapolitiques, devaient l'ancrer sur cette terre d'Amérique mais surtout renforçaient sa conviction qu'avant lui, d'autres bien avant lui, étaient venus de l'ancien monde « **Vu du Nord** », et comme lui, s'y étaient implantés, avaient forgé les outils dans leurs cités de leur civilisation. L'archéologie, l'anthropologie ont leurs mystères, il faut pouvoir les découvrir en se découvrant soi-même, mais sa démarche était très humaine, et rationnelle.

L'Imposture de Christophe Colomb. La Géographie secrète de L'Amérique ne laissera pas indifférent, d'un continent à l'autre. Ses thèses et ses découvertes intéressaient et interpellaient ; nous nous souvenons tous du terrible accident de voiture de Jean Claude Valla, parti sur les traces des civilisations amérindiennes. Il nous revint mais il dut apprendre à surmonter tous ses handicaps. Il n'est plus là. Ses livres sur la civilisation des Incas, les mystères Incas et Mayas présentent des thèses très intéressantes.

Michel Marmin, l'esthète intégral, et le créateur : des mots et la poésie naîtra, des images : l'art pictural, le cinéma, de sons divers, la musique, mais aussi expliquant la grandeur de civilisations anciennes…, et aussi convaincu d'une colonisation du Pérou par les Vikings, pourrait être consulté. À cette époque toujours proche du GRECE et de ses émanations, il avait, en ce temps-là, un regard non conventionnel et aiguisé sur tout, ce qui permet d'avancer. J'espère qu'il n'a pas changé.

Car en 1980, *les Templiers en Amérique* seront publiés chez Robert Laffont… le chemin se poursuit, des preuves s'accumulent, bien avant l'époque de la conquête espagnole et ce qui en a résulté.

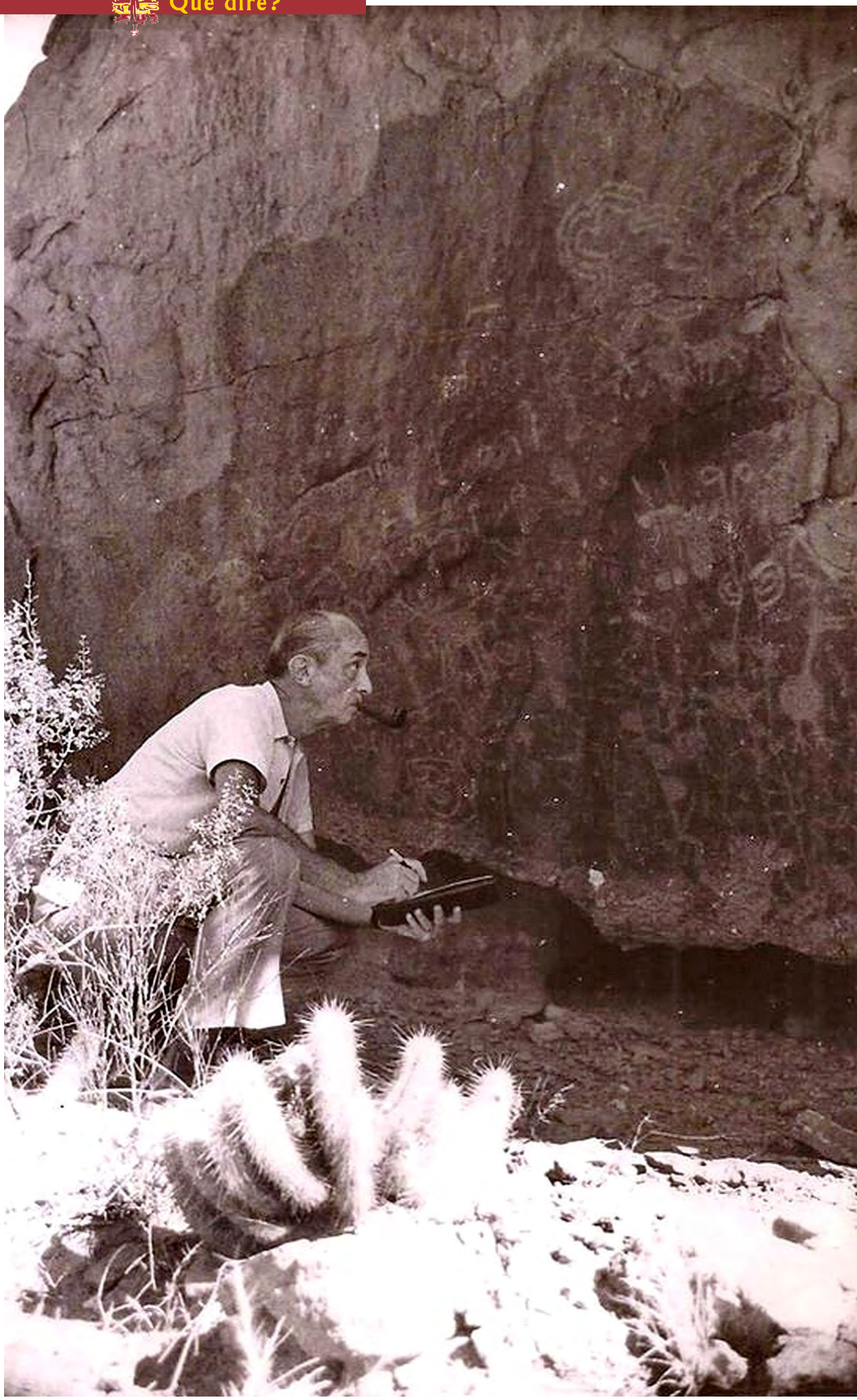
On ne peut qu'être troublé de la découverte en Amérique du Sud de casque d'acier dans le palais de Montezuma, de ces Indiens géants et blancs de plus de 2 mètres, la terrible tribu *krenakores*, des spécificités des *Guayaki* au Paraguay, et autres peuples anciens aux us et coutumes très différentes des Indiens amérindiens, de références explicites au culte viking, de dessins de drakkars… et d'Odin, de noms de lieux et de statues très reconnaissables du monde nordique, d'inscriptions dites hyperboréennes, et surtout de céramiques aux runes déchiffrées.

Des contes et de la tradition orale parlant d'homme blanc à la barbe rousse sur d'étranges barques à têtes de proue « animalières » . La mémoire collective de l'Amérique du Sud regorge de ces rencontres… avec l'homme blanc, viking ou celte et cet homme blanc perçu comme étranger et parfois salvateur ne serait pas du temps des conquistadors

Oui, l'on peut être convaincu, et plus que jamais de Mahieu poursuit des découvertes dans toute l'Amérique du Sud qui le confortent dans ses thèses, après avoir lancé des expéditions, il note, dessine, écrit, photographie, se partage entre deux mondes pour le faire savoir.

1982

Fin janvier 1982, Jean part pour l'Argentine et se prépare à une longue absence de notre domicile. Sa décision est prise très rapidement au Noël 1981. Son fils Halvard, navigateur, vient – avec Philippe Poupon et certains coéquipiers dits *les Glandos* – de remporter la 3e étape de la *Whitbread*, entre Auckland - Nouvelle Zélande, et Mar Del Plata - Argentine. C'est un exploit. La *Whitbread* est la fameuse course autour du monde en quatre étapes ; partie de Portsmouth le 29 août 1981, où les plus grands s'affrontent… Tabarly, Peter Blake avec de puissants bateaux sponsorisés, des coéquipiers aguerris… Le petit *Mor'Bihan,* lui, a été construit des mains d'Halvard… et des *Glandos*, un sponsor tardif a aidé… mais les caisses sont vides… Jean arrache en deux temps trois mouvements un contrat aux éditions Fayard qui – dans ce cas exceptionnel pour diminuer les risques financiers – s'allient aux éditions Maritimes et d'Outre Mer, avec versement de droits à l'association sponsor, créée pour supporter la course, et, comme lui-même le dit, plaque tout, boucle son sac pour rejoindre l'équipage en repos pour un mois à Mar del Plata, afin de



prendre des notes d'entretiens indispensables : le livre doit être clos en trois mois, impression comprise, pour sortir tout de suite après la dernière étape Portsmouth, et le retour de *Mor Bihan* en son département, dans la liesse. Un record, là aussi !

Le travail fut intensif. L'été austral, les plages magnifiques furent tout de même appréciées… de loin.

Pour compenser, Jean se fit ensuite deux plaisirs, vécus comme des moments extraordinaires de sa vie :

- partir pour Ushuaia et fouler la Terre de feu. Plein sud glacial de l'Argentin. Il est donc un Patagon de Patagonie, comme disait son vieil ami Jean Raspail.
- rendre visite, espérée depuis un certain temps, à Jacques de Mahieu, l'auteur de L'*agonie du Dieu Soleil* relatant l'épopée Viking en Amérique du Sud, et qui doit à Buenos Aires, lui montrer ses découvertes.

À cette époque, Buenos Aires croule sous des fleurs magnifiques, nous sommes au grand Nord de l'Argentine, il fait chaud ! Mais l'atmosphère est plus de rat de bibliothèque et de présentation de multi- « trésors ».

Lors d'entretiens recueillis sur sa vie, Jean souvent synthétique – ce que je ne suis hélas pas –, résumera ce séjour : « **Il m'a reçu magnifiquement et m'a montré ses fameuses poteries gravées de runes** ». Il n'y a rien à dire de plus, les mots ont un poids.

Jean put toucher du doigt, si je puis dire, l'importance des découvertes, lors de décennies de fouilles, de photos, de tracés, de repères, de noms, en Amérique du Sud, et notamment les poteries runiques… Pour certains, l'œuvre d'une vie. Quand on sait combien la vie de de Mahieu – ne serait-ce que l'institutionnelle… – fut occupée, cela laisse perplexe. Mais que dire de celle de Jean Mabire, dans un autre contexte !

Jean, archéologue amateur, en fut profondément bouleversé. Il le savait, Jacques de Mahieu n'était pas un fantaisiste. Au contraire, dans la plus longue mémoire occultée, il pouvait avoir découvert le cheminement de certains peuples, dont les grandes migrations vikings. Aventure maritime doublée de leur implantation ; et quelles Cités créées, là où sont retrouvés les vestiges !

L'immense fleuve amazone pouvait les avoir portés sur des terres lointaines, en travers de tout le pays – ce bien, évidemment, avant Christophe Colomb – et le long des côtes, bien plus bas encore.

Il y a vraiment du grain à moudre pour les experts toutes spécialités confondues et pour la datation !

Pour rendre plus difficile le travail de mémoire et de preuves sur le rapporte, Jean ne fut jamais un photographe quasiment jamais armé d'un appareil, fut-il modeste… et coupant régulièrement les têtes photographiées quand on lui en remettait un. Avec humour, lui-même confessait… comme pour les œufs, en casser trois pour pouvoir en manger un. Il est vrai que dans ses reportages journalistiques, il avait été souvent accompagné de photographes chevronnés. Je pense particulièrement à Jean Marie Lezec de *la Presse de la Manche*, ce qui facilite à l'époque contemporaine le travail de mémoire. Je le regrette profondément pour son épopée argentine et me demande ce qu'est devenu ce fonds Jacques de Mahieu… maintenant que tant d'années sont passées depuis sa mort en 1990, et surtout depuis la mort de son fils Xavier-Marie qui sauvegardait, comme il pouvait, la mémoire des activités de son père.

« Puis, je suis rentré en France où je me suis installé à La Trinité sur Mer »

Il devait commencer à écrire le livre jusqu'à la 3e étape, ensuite la 4e et dernière étape à l'arrivée à Porsmouth, puis le retour glorieux dans son Morbihan du petit bateau *Mor Bihan*, les quelques jours suivants, il devait donc l'écrire avec les témoignages recueillis à Mar del plata et *in situ*, là où tout avait commencé, la construction, les témoignages sur les personnages, des *Glandos*, aides, atmosphère… . L'épopée devait se lire comme un roman maritime, mais les faits devaient être respectés. À chaque étape, on ne pouvait lâcher un « *glandos* » !

Le livre fut remis et édité à temps. *Mor Bihan autour du Monde* peut toujours se trouver en occasion.

Ceci peut expliquer cela, nul doute que Jean tel que je le connaissais se serait intéressé, encore plus, aux recherches en ce nouveau monde révélé, mais 1982 fut une année clef pour lui… et pour nous. Après cette aventure maritime grâce ou à cause de la Course autour du Monde et des prouesses du petit bateau *Mor'Bihan*, David contre Goliath, il avait retrouvé le goût de vivre en bord de mer. D'abord à Mar del Plata, ensuite à La Trinité sur Mer et environs, puis Portsmouth, c'est Jean qui barrait *Mor'Bihan* pour le retour vers la terre morbihannaise !

À son retour en Vallée de Chevreuse pourtant bien belle, il décida qu'il ne pouvait plus vivre en région parisienne et à Paris. Jean n'avait qu'une envie : prendre le large avec moi, fut-ce au détriment de ma carrière, et s'installer près de la mer. Sa fille cadette, la petite dernière, allait commencer des études supérieures et vivrait au centre de Paris à la rentrée 82. De surcroît, sensible au relationnel, des évolutions dans un groupement de pensée et dans certaines amitiés ne lui convenaient plus. Jean a, toute sa vie, agi en électron libre : il avait besoin de recul pour revenir aux sources, rien ne pou-

vait l'arrêter ! C'est ainsi que, dans le courant 1983, nous nous installâmes à Saint Malo, en recommençant tout ! Son retrait dans une espèce de tour d'ivoire livresque – en ce cas une passerelle maritime – lui paraissait l'urgence pour les années à vivre. Se trompa-t-il ? Car des allers et venues sur Paris et ailleurs durent reprendre, mais le 13 quai Solidor, notre maison, fut toujours le refuge où il se sentait si bien et où il accueillait tant.

Obligatoirement, les échanges sur l'archéologie qui n'était plus si mystérieuse, avec Jacques de Mahieu, se firent plus rares de 1983 à 1990 : il faut la « grande santé » pour se suivre d'un continent à l'autre, en ployant sous les activités et les engagements. Les retours de de Mahieu sur le vieux continent se firent plus rares aussi, vieillissement et santé. Jean eut trop de priorités pour repartir en Argentine le revoir, avant sa mort qui survint le 4 octobre 1990.

S'étaient-ils influencés ? Je ne le crois pas. Ils avaient, par contre, en parallèle, fait un chemin qui les menait à cette même « vision », ce *Vu du Nord* – c'est ainsi que je nomme cette hantise ! – mais probablement avec raison et des éléments déterminants. Se reconnaissant ou se ressentant semblables dans leurs conclusions. ils s'étaient aidés, incontestablement et confortés dans leur suivi. Mais cette démarche, ils l'avaient accompli totalement différemment. Il me semble que Jean fit sa démarche intuitivement, toutes sensibilités développées, sur les origines fortes de sa Patrie charnelle, la Normandie, ce en sa grande jeunesse, et dès sa revue *Viking,* avec un souffle épique sur l'Histoire et une expression artistique avant tout. Jacques l'exprima beaucoup plus tard à la maturité, en appliquant les critères universitaires de ses spécialités. Le matériau : le sol, ce qui est resté en terre ou dessus et qui parle, si vous avez des références pour l'identification, et l'humain qui a les pieds sur ce sol et se différencie des autres aux alentours, us et coutumes, traits physiques. Je ne crois pas qu'ils se soient influencés du tout… Ils se sont trouvés.

Par contre, ils peuvent avoir reçu, dans leur jeunesse, une formation qui a pu les préparer à s'intéresser à ce genre de recherches et quand ils découvrent les preuves sous toutes formes de ce qu'ils avancent, oui, les chercheurs sont contents. *L'homme, cet inconnu* a dit Carrel, méditons !

Voir leurs livres classés dans cette rubrique *réalisme – fantastique ou assimilée*, me semble une belle trouvaille pour la vulgarisation !

Chroniques de la vie quotidienne après l'investissement dans les recherches.

Les enfants de Mahieu, particulièrement les filles, se chargèrent, en tous points, de leur mère Florence, devenue Florencia Francesca en Argentine, ce jusqu'à sa mort le 24 février 2011, à 90 ans, – puisque née le 25 août 1920 – à Bruxelles, soit 21 ans après le décès de son mari, qui l'avait tant aimé et qu'elle avait totalement accompagné dans la tourmente et dans la réussite depuis ses 20 ans. Si je dis en tous les points, c'est que pour elle, qui avait été si élégante et avait suscité tant d'ambitions de la part de son mari, pour elle et pour leur famille, dont reconnaissance et réussite sociale, il faut ajouter un certain bonheur dans une belle vie familiale, la situation fut loin d'être brillante. Bien sûr, elle était toujours considérée par le public comme la Madone du Professeur. Mais un ressenti de l'exil se fit encore plus fort après la disparition de son époux, elle avait tout perdu même son nom d'origine et voilà qu'elle héritait d'une minuscule retraite qui ne lui permettait pas de vivre décemment, sans l'aide de ses enfants !

François Xavier, l'unique fils si proche de son père, expliquait régulièrement que sa mère Florence Françoise de Bisschop – en aparté faux nom inscrit sur le passeport, lui authentique, pour son départ en exil, nom qui fut le sien lors de son mariage en Argentine avec Jacques de Mahieu (pour lui, la même chose) –, ne comprenait pas pourquoi elle n'avait jamais touché de droits d'auteur, en qualité d'épouse, de quelques éditions que ce soit, étrangères ou argentines, alors que ces droits lui auraient été si utiles pour vivre. Elle avait tant donné pour faciliter les expéditions et créer cet environnement propice à l'écriture !.. Désillusion, incompréhension sur la genèse des droits d'auteur ou « **légèreté des éditeurs** »… Ainsi va la vie d'aventures et de découvertes.

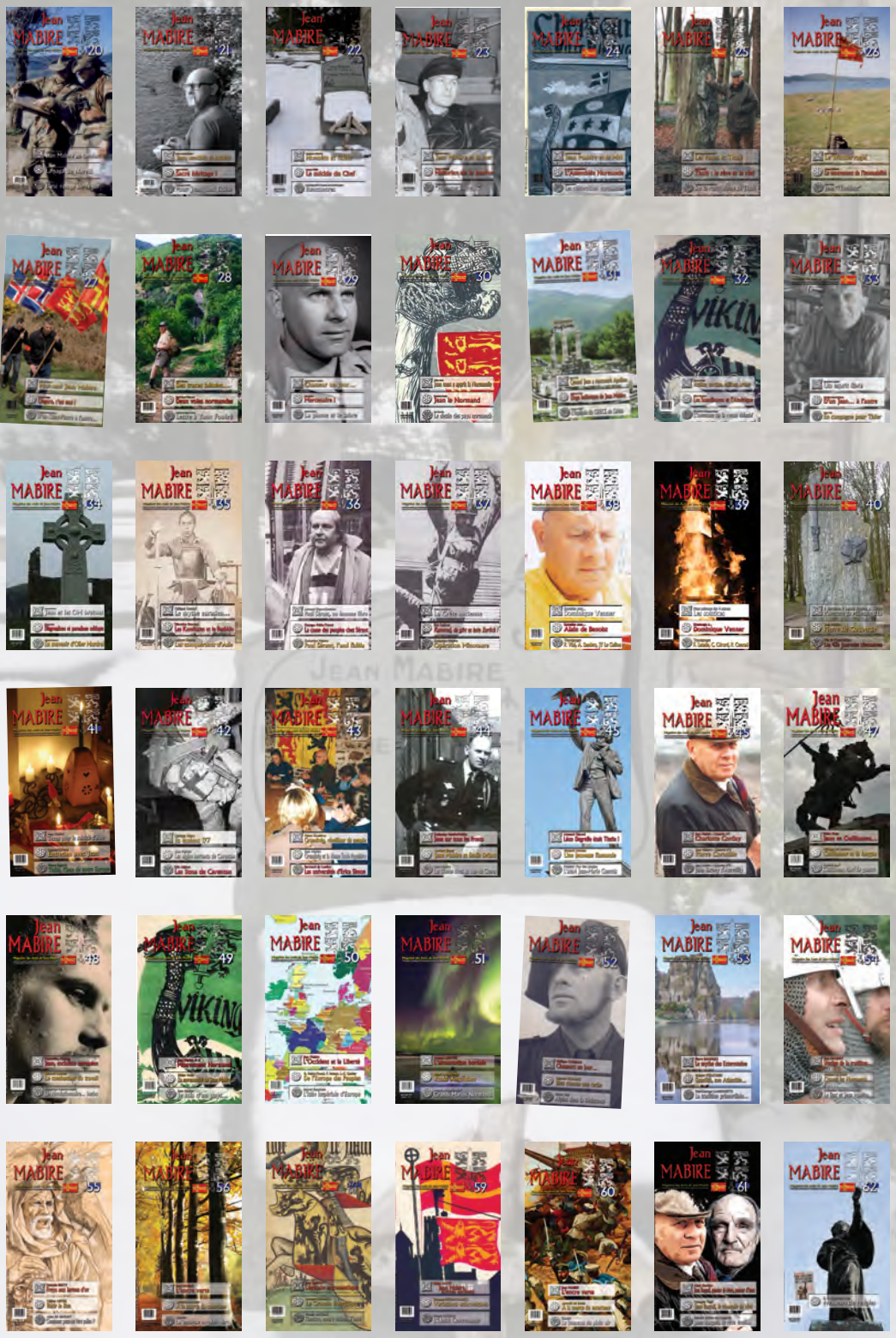
Il est certain que la saga des de Mahieu mériterait un film, nul besoin d'inventer un scénario. Leur vie, rien que leur vie, donnerait un éclairage particulier sur la migration au XXe, l'implantation réussie dans la Cité nouvelle, et les recherches qui en résultent.

En commençant, je vous disais que les contacts établis correspondaient à notre première tranche de vie, dite de *région parisienne*, – oui de 1976 à 1983 –, j'espère vous en avoir fait la démonstration. C'est très loin tout cela même si de temps à autre, les souvenirs qu'on vous demande vous rattrapent.

Le Soleil sur Solidor a longuement éclairé la longue deuxième tranche de vie… Elle est achevée, il faut se hâter de reconstruire sur le si peu de temps qui reste.

Katherine Hentic

Il ne dépend que de vous que l'aventure continue…



Abonnez-vous. Réabonnez-vous. Offrez des abonnements. Une revue n'est rien sans ses lecteurs.

Mesdames, Messieurs, Chers adhérents,

Vous le savez sans doute, le bureau de l'*Association des Amis de Jean Mabire* m'a nommé Président depuis bientôt un an. Je lui en suis très reconnaissant. Je suis également parfaitement conscient de l'engagement que cela représente, et suis prêt ! Ma motivation sans faille est à la hauteur de l'estime que je porte à Maît'Jean et à son œuvre.

Ainsi donc, durant l'année qui vient de s'écouler, la gestion courante de l'AAJM a été assurée. Le bulletin que vous avez entre les mains témoigne de la bonne dynamique des équipes bénévoles qui œuvrent à mes côtés. J'adresse, ici, un merci tout particulier au Commandant pour son travail acharné. En plus de ce bulletin, l'AAJM travaille sur plusieurs projets de réédition qui devraient prochainement voir le jour tels que *Les poètes normands*, *La Varende entre nous*, *Patrick Pearse*, *Les Ducs de Normandie* et *Ludwig Jahn* (les autres *Grands Aventuriers* suivront), qui devraient donc paraître avant la fin de l'année 2023.
En 2024, nous aimerions réunir, dans deux grands volumes, tous les *Que lire* parus et surtout les quelque 150 portraits manquants. Afin de réussir un tel projet nous avons besoin de toutes les bonnes volontés ! Si vous voulez participer, n'hésitez pas à nous le faire savoir par courrier ou par mail à l'adresse située en bas de cette lettre.

De plus, afin de permettre à Carol, notre secrétaire, de s'organiser de manière efficace et, dans l'intérêt du bon fonctionnement de l'AAJM en général, je vous remercie, par avance, de bien vouloir renouveler votre adhésion annuelle au plus tard avant le 30 juin 2023 (et le 31 mars de chaque année à partir de 2024). Cela permettra notamment de budgéter les actions qui seront développées durant la prochaine année. Afin de pouvoir vous contacter plus facilement et régulièrement nous aimerions également mettre à jour notre fichier avec votre adresse @mail, pour cela merci de nous écrire un message à contact@jean-mabire.com

Enfin, un nouveau site Internet est sur le point d'être mis en ligne. Quelques ajustements sont encore à prévoir. En attendant de pouvoir vous y connecter, vous trouverez une version transitoire sur www.jean-mabire.com

Nous espérons avoir le plaisir de vous rencontrer pour échanger lors de la prochaine Assemblée générale le 13/05/2023 à 10h00 dans la région de Rouen. Plus d'informations vous seront communiquées lors de votre inscription.

Gautier DECAEN, Président

ASSOCIATION DES AMIS DE JEAN MABIRE
www.jean-mabire.com contactcontact@jean-mabire.com
Administration : AAJM. - 1, rue de l'Eglise - 02330 Vallées-en-Champagne

15 avril 2023

Venez nous rejoindre !

Au **colloque de l'Institut Iliade** qui se tiendra le samedi **15 avril** à la **Maison de la Chimie** [28 Rue Saint Dominique 75007 PARIS] et qui aura pour thème : ***Face au déclin anthropologique, vivre en Europe***.

Administration

Nous y tiendrons un stand et serons très heureux de vous y rencontrer.

Billetterie en ligne sur le site de l'Institut Iliade [QRCode valide]

23 avril 2023

Dans un monde de plus en plus individualiste et anxiogène, il est plus que jamais nécessaire, pour défendre et promouvoir la culture française et la civilisation européenne, de resserrer les liens entre tous ceux qui partagent des valeurs aujourd'hui si attaquées, dénaturées et souvent insultées… Non ! internet n'est pas tout ! Non ! télévisions, radios ou journaux non-conformistes, aussi courageux et importants soient-ils, ne sont pas tout.

C'est dans ce but qu'est organisé le **dimanche 23 avril 2023** un événement régional d'importance pour nous retrouver ou pour faire connaissance dans un cadre champêtre magnifique loin des grandes métropoles devenues tellement inhumaines : **une Grande Fête régionale du livre, de l'artisanat et des traditions** près de **Cossé-le-Vivien** (en Mayenne, à 30 Kilomètres sous Laval), chapeautée par l'association *Nos Chères Provinces* en partenariat avec la revue *Synthèse nationale* et le site de la réinformation européenne *EuroLibertés*.

Nous pouvons déjà vous annoncer que nous accueillerons lors de cette journée festive de nombreux auteurs (**Jacques Dansan, Bernard Gantois, Pierre Gillieth, Patrick Gofman, le dessinateur Ignace, Didier Lecerf, Gilles-Gilbert Raab, Jean-Claude Rolinat**, et beaucoup d'autres, mais la place nous manque pour les citer tous) et éditeurs (*Ars Magna, Auda Isarn, Dualpha, D'un autre ailleurs, Synthèse*, etc.), des artisans locaux, des artistes (troubadours, conteurs, chanteurs, etc.), ainsi que deux conférenciers renommés : **Reynald Secher**, historien spécialiste des guerres de Vendée et du génocide dont elle a été victime de la part des révolutionnaires de 1793, contributeur au film devenu culte *Vaincre ou Mourir*… et **Bernard Germain**, auteur de plusieurs livres qui nous entretiendra de l'« écoloscroquerie » que sont l'implantation dans nos campagnes d'usines de méthanisation : un fléau méconnu, mais tout aussi dramatique que la prolifération des éoliennes.

Pour la bonne gestion de cette fête privée, il est impératif de s'inscrire :

- Inscription par téléphone : 07 66 76 42 46
- Par courriel : noscheresprovinces@gmail.com
- Inscription par courrier postal : Francephi. BP 20 045 53120 Gorron
- Inscription par internet : www.francephi.com
  http://synthesenationale.hautetfort.com

Administration

L'AAJM sera présente ! Nous souhaitons réellement vous y retrouver.

26 juin 2023

L'ami **Erik le Marcheur** organise sa **marche annuelle** cette fois, dans une boucle de la seine le **26 juin**, afin de rendre **un dernier hommage à notre ami Didier Patte**. Notre Devoir est de nous retrouver nombreux autour de ce vaillant compagnon afin d'honorer la mémoire de notre cher ami.

Administration

Renseignements : **marchemaitjean@gmail.com**

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social :
11 Rue Gérardin - F 76290 Montiviliers
Adresse administrative :
1, rue de l'Église, Baulne-en-Brie
F 02330 Vallée-en-Champagne

contact@jean-mabire.com
http://www.jean-mabire.com

Conception : Les Editions d'Héligoland ™ 2023
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

n° 64 Nouvelle Série Équinoxe de printemps 2023